

LIVRE CINQUIÈME DES MORALES DE SAINT GRÉGOIRE SUR LE LIVRE DE JOB

CHAPITRE PREMIER

Pourquoi les bons doivent beaucoup appréhender en ce monde la prospérité.

Comme c'est par un secret Jugement de Dieu que quelquefois les bons sont malheureux en ce monde et que les méchants y sont bienheureux, c'est aussi l'effet d'un Jugement beaucoup plus secret et plus difficile à pénétrer, lorsque les bons y sont heureux et que les méchants y sont malheureux. Car quand les bons ont du malheur durant cette vie et que les méchants y ont du bonheur, l'on peut dire que les bons y sont châtiés de leurs fautes, afin de pouvoir éviter la damnation éternelle, et que les méchants y trouvent les biens pour lesquels seuls ils travaillent en ce monde, afin d'être entraînés après leur mort dans des tourments infinis. D'où vient qu'il est dit à ce mauvais riche qui brûlait dans les enfers : *Mon enfant, souviens-toi que tu as reçu tes biens pendant ta vie, et que Lazare a eu les maux pendant la sienne.* (Lc 16,25)

Mais quand les bons jouissent des biens du monde, et que les méchants souffrent les maux, il est bien difficile de reconnaître si les bons reçoivent ces biens, afin d'être excités à rechercher des biens plus excellents et plus sublimes, ou bien si, par un juste et secret Jugement de Dieu, en recevant ici le prix de leurs bonnes œuvres, ils doivent être privés des récompenses de la vie future; et si les méchants souffrent du mal dans ce monde, afin qu'étant corrigés par ces châtiments ils soient préservés des supplices éternels, ou bien si ce n'est que le commencement d'une peine qui doit s'accomplir un jour dans les tourments de l'enfer.

Comme donc l'esprit de l'homme est fort aveugle et fort incertain pour pouvoir juger de ces secrets Jugements de Dieu, les saints sont toujours dans l'inquiétude et dans la crainte lorsque la prospérité du monde les accompagne. Car ils appréhendent de recevoir durant leur vie les fruits de tous leurs travaux; ils appréhendent que la Justice de Dieu, reconnaissant au fond de leur cœur une plaie cachée, ne les comble de faveurs extérieures, afin de les priver des intérieures et des éternelles. Néanmoins, quand ils considèrent dans le silence de leur âme qu'ils ne font du bien que dans la seule vue de plaire à Dieu, et qu'ils ne s'élèvent point par de folles joies dans la prospérité et dans l'abondance, ils ont moins de sujet de craindre dans cet état les secrets Jugements de Dieu.

Cependant, ils ne laissent pas de supporter avec quelque peine cette prospérité temporelle, voyant qu'elle ralentit l'ardeur de leur âme, et ils ne reçoivent qu'à regret ces caresses de la fortune, n'ignorant pas qu'elles émoussent la pointe de leurs saints désirs. Car il est certain que les

honneurs du monde nous occupent, et nous détournent davantage des choses de Dieu que les mépris, et que l'élévation de la prospérité nous nuit beaucoup plus que la misère de l'adversité. Parce qu'il arrive d'ordinaire que quand l'homme extérieur se trouve affligé, l'intérieur se porte avec plus de force et de liberté à rentrer en lui-même pour y rechercher les biens véritables. Alors que dans la bonne fortune, l'esprit étant comme forcé de donner son attention à plusieurs choses, ce partage ralentit beaucoup l'activité de ses bons désirs.

C'est ce qui porte les saints à appréhender plus la prospérité que l'adversité, parce qu'ils savent fort bien que quand l'esprit est attiré par les charmes de quelque objet agréable, il se répand facilement au-dehors. Ils savent que cette pensée, qu'on peut appeler clandestine, le trompe et l'occupe quelquefois de telle sorte qu'il lui est bien difficile de s'en défaire. C'est pourquoi ils considèrent quels sont les biens intérieurs qu'ils recherchent, et ils reconnaissent que tous ces biens extérieurs, qui plaisent si fort à leur nature corrompue ne sont comme rien. Et ainsi leur âme supporte avec d'autant plus de peine toutes les prospérités de la terre, qu'elle est plus fortement pénétrée par l'amour de la céleste béatitude. Et plus elle voit que le monde lui fait paraître avec artifice ses charmes trompeuses au mépris de la gloire de l'éternité, plus elle dédaigne ses douceurs fausses et pernicieuses.

C'est pourquoi, après que Job, contemplant l'éternel repos, a dit : *Le petit et le grand sont là, et l'esclave n'est plus soumis à son maître*, il ajoute :

SUITE DU TROISIÈME CHAPITRE DE JOB

20. Pourquoi la lumière est-elle donnée à un misérable, et la vie à ceux dont l'âme est dans l'amertume ? 21. qui attendent en vain la mort, comme ceux qui fouillent un trésor, 22. et qui ressentent une grande joie quand ils ont trouvé le sépulcre ? 23. à un homme à qui sa voie est cachée, et que Dieu a environné de ténèbres ? 24. Je soupire avant que de manger, et mes sanglots sont comme des eaux débordées. 25. Parce que tout ce que je redoutais m'est arrivé; et ce que j'appréhendais est tombé sur moi. 26. N'a-je pas dissimulé ? N'ai-je pas gardé le silence ? Ne suis-je pas demeuré en repos ? Et cependant l'indignation est tombée sur moi.

CHAPITRE II

Que les élus, étant animés du désir de retourner à leur patrie céleste, ne supportent qu'avec peine les prospérités de cette vie; et comment ils ne sont pas seulement morts et crucifiés pour le monde, mais le monde est mort et crucifié pour eux.

Pourquoi la lumière est-elle donné à un misérable ? Dans l'Écriture la lumière signifie quelquefois la prospérité du monde, et la nuit l'adversité. D'où vient que David dit dans un de ses psaumes : *Pour Toi, la nuit brille comme le jour, et les ténèbres comme la lumière.* (Ps 139,12) Car comme les saints foulent aux pieds la prospérité du monde en la méprisant, ils souffrent aussi l'adversité en la foulant généreusement aux pieds, et d'autant qu'ils considèrent des yeux d'une âme élevée les biens et les maux comme également au-dessous d'eux, ils disent : *pour Toi, la nuit brille comme le jour, et les ténèbres comme la lumière,* ou bien, parlant en termes plus clairs : les malheurs et les disgrâces du siècle ne sont pas plus capables d'ébranler la fermeté de leurs bons desseins, que ses charmes et ses faveurs de les corrompre.

Mais parce que, encore que ces choses ne puissent pas détourner du chemin de la vertu le cœur des justes, elles ne laissent pas de les troubler. C'est pour cela que, reconnaissant leur misère dans l'affliction de cet exil, ils fuient l'éclat des prospérités et disent avec le saint homme Job : *Pourquoi la lumière est-elle donné à un misérable ?* Car la lumière se répand sur les misérables quand ceux qui en contemplant les choses sublimes reconnaissent leur misère dans ce triste pèlerinage, reçoivent quelque éclat passager de prospérité, et que déplorant la lenteur avec laquelle s'accomplit leur retour dans la céleste patrie, sont contraints de supporter le pesant fardeau des honneurs du monde.

Pendant que l'amour de l'éternité consume leurs cœurs, la gloire des choses temporelles leur rit et leur présente leurs charmes. Ainsi, lorsqu'ils représentent quelles sont les choses qu'ils possèdent ici-bas, et quelles sont celles d'en-haut qu'ils ne voient point, qu'ils considèrent qui sont celles qui les accompagnent sur la terre et qui sont celles qu'ils ont perdues dans le ciel, ils se trouvent pressés de douleur au milieu de leurs prospérités et de leurs joies. C'est parce que, encore qu'ils voient bien que ce bonheur n'est pas capable de les abattre absolument, ils reconnaissent bien néanmoins que leurs pensées sont partagées entre l'amour qu'ils ont pour Dieu, et les faveurs temporelles qu'Il répand sur eux, et c'est pour cela qu'ils disent : *Pourquoi la lumière est-elle donné à un misérable ?*

Et la vie à ceux dont l'âme est dans l'amertume. Les âmes de tous les élus sont dans l'amertume, soit parce qu'ils ne cessent point d'expier par leurs larmes leurs péchés passés, soit parce qu'ils sont touchés d'une sensible douleur, de ce qu'étant comme exilés loin de la Présence de leur Créateur, ils ne sont pas encore arrivés aux joies de l'éternelle patrie. Salomon, parlant d'eux, dit fort bien : *Un étranger n'aura point de part dans la joie d'un cœur qui connaît l'amertume de son âme.* Car il est bien vrai que les cœurs des réprouvés sont dans l'amertume, puisqu'ils sont sans cesse tourmentés par leurs désirs criminels; mais ils ne sentent pas l'amertume, parce que, s'étant eux-mêmes aveuglés volontairement, ils ne peuvent pas connaître ce qu'ils souffrent. Les cœurs des bons, au contraire, connaissent bien leur amertume, parce qu'ils n'ignorent pas

quelle est la misère qui les accable dans ce malheureux exil auquel ils ont été relégués, et ils savent parfaitement combien sont désirables la paix et la tranquillité qu'ils ont perdues, et combien sont déplorables et funestes la confusion et le trouble où ils sont tombés. Mais ce cœur ainsi plongé dans l'amertume rentrera un jour dans la joie, et *un étranger n'y aura jamais part*, parce que celui qui, sortant de cette amertume de cœur, se répand au-dehors par les désirs des choses du monde sera exclu des réjouissances intérieures et spirituelles.

Ceux donc qui sont maintenant dans l'amertume de leur âme souhaitent mourir tout à fait au monde, afin que, comme ils n'en désirent aucune chose, ils ne soient aussi retenus par aucun engagement. Et il arrive assez souvent que, quoiqu'un homme ne soit plus attaché de cœur au monde, le monde ne laisse pas de le retenir encore par l'embarras de ses occupations, et ainsi, quoiqu'il soit déjà mort pour le monde, le monde n'est pas encore mort pour lui. Car le monde le considère toujours comme vivant, puisqu'il s'efforce de le détourner des choses du ciel, pour l'occuper aux choses terrestres.

C'est pour cela que saint Paul, qui avait un parfait mépris pour le monde, et qui se voyait en tel état que le monde n'avait plus sujet de vouloir l'attirer à lui, dit, après s'être mis en liberté par la rupture des liens du siècle : *Le monde est mort et crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde !* (Gal 6,14) Le monde était crucifié pour ce grand Apôtre, parce que, étant mort dans son cœur, il n'était plus aimé de lui, et il s'était crucifié au monde, parce qu'il s'était appliqué à paraître en tel état aux yeux du monde, que le monde, le considérant comme mort, ne pensât plus à le rechercher.

Car si un mort et un vivant se rencontrent en un même lieu, quoique le mort ne puisse voir le vivant, le vivant voit fort bien le mort. Que si tous les deux sont morts, ni l'un ni l'autre ne peuvent se voir. Ainsi celui qui, n'aimant plus le monde, ne laisse pas encore d'en être aimé contre son gré est, à la vérité, comme un mort qui ne peut plus voir le monde, mais que le monde, qui n'est pas encore mort, voit fort bien. Que s'il n'attire point le monde en s'en faisant aimer, et qu'il ne se laisse point attirer au monde en se relâchant jusqu'à l'aimer, ils sont alors tous deux morts et crucifiés l'un pour l'autre : c'est comme un mort qui ne voit point un autre mort. Comme donc saint Paul ne courait pas après la gloire du monde et que la gloire du monde n'allait pas non plus le chercher, ce n'est pas sans raison qu'il se glorifie de ce qu'il est crucifié pour le monde et que le monde est crucifié pour lui.

Et parce qu'il y en a plusieurs qui tendent à la perfection de cette mort spirituelle, sans pouvoir y arriver, ils gémissent avec raison en disant : *Pourquoi la lumière est-elle donnée à un misérable, et la vie à ceux dont l'âme est dans l'amertume ?* Car la vie est donnée à ceux qui sont dans l'amertume lorsque la gloire du monde est communiquée à ceux qui sont dans l'affliction et dans la tristesse. Or, dans cette vie pleine de prospérités, la violence de leur amour les fait souffrir de cuisantes peines,

parce que, encore qu'ils ne s'attachent point au monde, ils appréhendent néanmoins d'être encore tels que le monde veuille s'attacher à eux, puisque, s'il n'y étaient toujours vivants en quelque sorte, le monde ne les aimerait et ne les considérerait plus comme lui étant utiles.

CHAPITRE III

Que Dieu engage quelquefois en des emplois extérieurs ceux qui aspirent à une parfaite mortification, afin de les sanctifier davantage et d'accroître leurs désirs pour le vrai repos; et comment les âmes justes meurent au monde en se dégageant de tous ses soucis.

Qui attendent en vain la mort. Car ils souhaitent de se mortifier entièrement et d'éteindre en eux la gloire du monde, mais il arrive, par un secret Jugement de Dieu, qu'ils sont engagés dans la prélature et la conduite des âmes, ou occupés en d'autres emplois honorables, et que parmi tous ces embarras, ils aspirent sans cesse à une parfaite mortification. Cependant cette mort attendue ne vient point, parce que, quoique ce soit contre leur gré, leurs actions ne laissent pas de servir encore à la gloire temporelle. Ils le souffrent néanmoins pour l'amour de Dieu, et en conservant au-dedans du cœur le désir des choses célestes, ils accomplissent à l'extérieur les fonctions de leur ministère, de sorte qu'en usant ainsi, ni leur intention ne se détourne nullement de la voie de perfection, ni l'orgueil ne les porte point à contredire la disposition de leur Créateur. Car il arrive souvent par une conduite particulière de la piété divine, que celui qui aspire de tout son cœur à la contemplation des choses célestes est engagé dans des emplois extérieurs, afin que la vertu et la sainteté de son âme soient utiles à d'autres, qui sont faibles, et qu'il parvienne lui-même au comble de l'humilité avec d'autant plus de perfection qu'il se considère comme imparfait.

Il arrive assez ordinairement que la même chose qui s'oppose aux désirs ses saints, est avantageuse au bien spirituel des autres fidèles, parce que lorsqu'ils n'ont pas le loisir de se porter à la contemplation comme ils le souhaitent, ils ont le moyen d'entraîner avec eux dans le chemin du ciel ceux avec qui ils sont mêlés durant cette vie. Et ainsi il se trouve par une conduite merveilleuse de la divine Providence, que lorsqu'ils s'estiment être plus vides et plus pauvres, ils arrivent dans la céleste patrie, chargés de plus grands trésors.

Quelquefois ils n'obtiennent pas non plus la parfaite mortification qu'ils désirent, afin que ce retardement serve à l'âme pour faire qu'elle se répande avec plus d'effusion vers les objets qu'elle désire, et comme ses désirs eussent pu s'affaiblir s'ils eussent été promptement remplis, la Bonté de Dieu fait en sorte qu'ils ne soient pas sitôt satisfaits, afin qu'ils croissent. Car les saints souhaitent être tellement mortifiés qu'ils soient en état de contempler parfaitement, si cela leur était possible, le divin Visage

de leur Créateur. Mais l'effet de ce désir est différé, afin qu'il acquière une ardeur nouvelle, et que ce retardement soit comme une nourriture salubre, qui serve à le fortifier et à l'accroître.

C'est ce qui fait que l'Épouse sainte, soupirant dans l'ardeur de voir son divin Époux, s'écrie : *Sur ma couche, pendant les nuits, j'ai cherché Celui que mon cœur aime; je L'ai cherché, et je ne L'ai point trouvé.* (Can 3,1) L'Époux sacré se cache quand on Le cherche, afin de Se faire chercher avec plus d'ardeur, quand on ne Le trouve point, et Il désire Se laisser trouver par son Épouse qui Le cherche, afin que par ce petit retardement elle soit rendue plus capable de Le chercher, et de Le trouver un jour avec une joie et une félicité d'autant plus grandes que c'est après L'avoir si longtemps cherché.

D'où vient qu'après que Job a dit : *qui attendent en vain la mort*, il ajoute aussitôt, afin de satisfaire plus parfaitement ce même désir de ceux qui Le cherchent : *comme ceux qui fouillent un trésor.* Car ceux qui fouillent dans la terre pour y chercher un trésor y travaillent avec plus d'empressement et plus d'ardeur, à mesure qu'ils creusent plus bas, dans l'idée qu'ils n'en sont pas éloignés. Ceux qui aspirent en ce monde à une parfaite mortification sont semblables à des gens qui fouillent un trésor, et plus ils se reconnaissent être près de la fin de leur recherche, plus ils travaillent avec activité et avec chaleur. Ainsi, ils ne se lassent point dans leur travail, mais plus ils avancent, plus leurs forces croissent, parce qu'ils se plaisent d'autant plus à ce travail qu'ils considèrent le prix de leurs peines comme étant fort proche.

D'où vient que saint Paul, parlant à des personnes qui cherchaient ce trésor caché, leur dit : *N'abandonnons pas notre assemblée, comme c'est la coutume de quelques-uns; mais consolons-nous réciproquement dans nos travaux.* (Heb 10,25) Le vrai moyen de consoler ceux qui travaillent, c'est de travailler avec eux, car il n'y a rien qui soulage tant celui qui est dans le travail que de voir que l'on l'assiste en s'y employant avec lui. De même que quand un voyageur se joint à un autre, quoiqu'il ne l'exempte pas pour cela de la fatigue du voyage, il l'adoucit néanmoins beaucoup par la société de sa compagnie. L'Apôtre, cherchant de semblables consolations dans ses travaux, ajoute à ces paroles que nous avons dites : *et cela d'autant plus que vous voyez s'approcher le jour.* Comme s'il disait clairement : Vous cherchez un riche trésor, mais vous devez fouiller avec d'autant plus d'ardeur que vous êtes plus près d'atteindre les richesses que vous cherchez.

Ces paroles : *Ils attendent en vain la mort, comme ceux qui fouillent un trésor*, peuvent aussi s'entendre d'une autre manière. Car comme nous ne pouvons parfaitement mourir au monde, si, pour nous cacher des choses visibles, nous ne rentrons dans les invisibles et dans les plus secrets replis de notre âme, c'est avec grande raison que ceux qui aspirent à la mortification sont comparés à des personnes qui fouillent la terre pour y trouver un trésor.

Et en effet, nous mourons au monde par cette sagesse invisible dont Salomon parle lorsqu'il dit : *Si tu la cherches comme l'argent, si tu la poursuis comme un trésor.* (Pr 2,4) Parce que la sagesse ne se trouve pas sur la surface et l'extérieur des choses, mais est cachée à l'intérieur et dans ce qui est invisible, de sorte qu'en poursuivant sans cesse la vraie mortification, nous arrivons à la sagesse, si, nous séparant des choses visibles, nous nous cachons dans les invisibles; si, en fouillant dans notre cœur, nous cherchons cette précieuse vertu de telle sorte que notre âme soit soigneuse de rejeter, comme avec la main d'une vigilante circonspection, toutes les pensées terrestres qui s'élèvent, afin de découvrir le riche trésor des vertus qui y était comme caché. Car on trouvera facilement ce trésor précieux que l'on poursuit, si l'on travaille avec soin à ôter toute cette masse de désirs terrestres, qui l'étouffe et le cache entièrement.

Or comme il appelle cette mort au monde un trésor caché, il ajoute ensuite : *et qui ressentent une grande joie quand ils ont trouvé le sépulcre.* Car comme le sépulcre est un lieu qui cache le corps, de même la contemplation divine est comme un sépulcre dans lequel l'âme se cache et s'ensevelit. Nous sommes encore vivants au monde quand notre âme s'y répand par ses pensées et par ses désirs, mais nous sommes comme des morts renfermés dans des sépulcres, quand, nous mortifiant au-dehors, nous demeurons dans le secret d'une intérieure contemplation.

Ainsi les saints ne cessent point de se mortifier eux-mêmes, en retranchant de leurs cœurs par l'épée de la parole divine l'importun empressement de tous les désirs temporels, le fâcheux tumulte des soucis inutiles, et le bruit confus des pensées inquiètes et turbulentes, et en se cachant intérieurement aux Yeux de Dieu dans le paisible sein de leur âme. Ce qui a fait dire à David : *Tu les retires de la confusion des hommes en les cachant dans le secret de ta Face.*

Et quoique cela ne s'accomplisse parfaitement que dans l'autre vie, cela se fait néanmoins en partie dès à présent, quand les justes s'éloignent des tumultes de leurs passions par l'attrait d'un plaisir intérieur, qui les fait rentrer au-dedans d'eux-mêmes, en sorte que leur âme ne soit plus empêchée par de vaines distractions de se porter toute entière à l'amour de son Créateur.

Saint Paul voyait de ses yeux spirituels ses disciples comme morts au monde et ensevelis dans le tombeau, lorsqu'il disait : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu.* (Col 3,3) Car celui qui cherche la mort se réjouit de trouver le sépulcre, parce que l'esprit qui tend à la mortification a une extrême joie d'arriver au doux repos de la contemplation divine, afin qu'étant comme mort à l'égard du monde, il demeure caché à ses yeux terrestres, et que, s'éloignant de la confusion des choses extérieures, il se retire dans le sein paisible de l'amour intérieur et spirituel.

Que si l'on joint ensemble ce qui est dit du trésor que l'on fouille dans la terre et du sépulcre que l'on trouve, cela s'accordera fort bien avec la coutume qu'avaient les anciens d'ensevelir les morts avec toutes leurs richesses. Ainsi, celui qui cherche un trésor se réjouit quand il aperçoit un sépulcre, parce que lorsque nous fouillons dans les divines Écritures pour y trouver la sagesse et que nous allons y rechercher les exemples des anciens pères, c'est comme mettre notre joie à y apercevoir un sépulcre, et à trouver des richesses spirituelles parmi des morts. Et cela d'autant que ceux qui sont parfaitement morts au monde reposent en des lieux secrets et retirés avec leurs richesses, de sorte qu'il est vrai de dire que celui-là s'enrichit de ce qu'il prend dans un sépulcre, qui se sert de l'exemple des anciens justes pour s'élever dans la vertu de la contemplation divine.

CHAPITRE IV

Que l'âme du juste est toujours dans la crainte et l'incertitude du Jugement que Dieu fera de ses œuvres; et comment elle se repaît en cet état de ses larmes et de sa douleur.

Pourquoi la lumière est-elle donnée à un homme à qui sa voie est cachée, et que Dieu a environné de ténèbres ? La voie de l'homme lui est cachée, parce que, encore qu'il connaisse quelle est sa vie, il ignore toujours quelle en doit être la fin, et quoiqu'il aspire aux choses du ciel et qu'il n'ait de désir que pour les chercher, il ne peut s'assurer de conserver toujours ces mêmes désirs. Car quand, après nous être dépouillés de nos péchés, nous marchons vers la justice, nous savons bien d'où nous venons, mais nous ne savons pas où nous arrivons à la fin. Nous n'ignorons pas ce que nous étions hier, mais nous ignorons ce que nous serons demain. Ainsi la voie de l'homme lui est cachée, parce que lorsqu'il forme les pas de ses actions, il ne lui est pas possible de prévoir quelle sera la fin de son voyage.

Nos voies nous sont encore cachées d'une autre manière, parce que, croyant agir justement, nous ignorons souvent si nos actions seront trouvées justes dans l'examen d'un Juge sévère. Car il arrive quelquefois, comme nous l'avons déjà dit, qu'une action que nous estimons être un effet de notre avancement dans la vertu sera la cause de notre damnation. Souvent ce que nous pensons qui doit apaiser notre Juge est ce qui L'anime contre nous, lorsqu'Il était le plus tranquille. Salomon témoigne cette vérité lorsqu'il dit : *Telle voie paraît droite à un homme, mais son issue, c'est la voie de la mort.* (Pr 14,12 et 16,25)

De là vient que les saints, lorsqu'ils sont victorieux du péché, appréhendent même leurs bonnes œuvres, de crainte que, en pensant bien faire, ils ne se trompent par la sainteté apparente de leurs actions, et que sous un bel extérieur, il n'y ait de la pourriture qui y soit cachée. Car

ils savent bien que, étant appesantis ici-bas par le poids de la corruption mortelle, ils ne peuvent pas juger avec assez de justesse et de lumière de ce qui est bon ou mauvais et quand ils jettent les yeux sur cette règle invariable, dont le Créateur Se servira pour les juger dans le dernier examen, ils ne peuvent s'empêcher de craindre pour les choses même qu'ils approuvent en eux. Ils sentent bien qu'ils aspirent de tout leurs cœurs aux biens intérieurs et spirituels, cependant l'incertitude de leurs actions les rendant timides, ils ne savent souvent où ils marchent. C'est pourquoi Job, après avoir dit : *Pourquoi la lumière est-elle donné à un misérable ?* ajoute : *à un homme à qui sa voie est cachée.* Comme s'il disait : comment celui qui est incertain du Jugement que fait son Juge de ses actions, recherche-t-il encore les biens et les avantages de cette vie temporelle ?

Et que Dieu a environné de ténèbres. L'homme est environné de ténèbres, parce que, encore qu'il soit embrasé des désirs du ciel, il ignore ce que Dieu a intérieurement résolu de lui, et il appréhende fort de rencontrer lors du Jugement dernier quelque obstacle qui soit maintenant caché à ses yeux parmi la ferveur de ses bons désirs. L'homme est environné de ténèbres parce qu'il est comme obscurci par l'aveuglement de son ignorance. Et en effet, celui-là n'est-il pas environné de ténèbres, qui le plus souvent oublie les choses passées, ne prévoit jamais les futures et à peine connaît les présentes ?

Le Sage remarquait bien les ténèbres qui l'environnaient, lorsqu'il disait : *À peine connaissons-nous avec beaucoup de travail les choses qui sont exposées à notre vue; qui pourrait donc découvrir celles qui sont dans le ciel ?* David n'ignorait pas non plus ces ténèbres lorsque, ne pouvant pénétrer dans le secret de la disposition intérieure de son âme, il disait : *Il faisait des ténèbres sa retraite.* (Ps 18,11) Car notre Créateur, ayant privé les hommes, qui sont relégués dans cet exil, des lumières de sa vue, Il S'est comme caché à nos yeux dans le secret des ténèbres. De sorte que, quand nous considérons avec soin et attention les ténèbres de l'aveuglement de notre âme, elle ne peut retenir ses larmes.

Or elle déplore cet aveuglement funeste lorsqu'elle considère avec humilité la lumière intérieure dont elle est privée. Et lorsqu'elle jette les yeux sur l'épaisseur des ténèbres qui l'environnent, elle s'afflige et se tourmente dans l'ardeur dont ses désirs sont embrasés pour la splendeur intérieure et spirituelle, de sorte que, ramassant toute sa vigueur pour faire un effort, elle recherche cette Lumière divine dont elle s'est vue repoussée et qu'elle a abandonnée aussitôt après sa création. D'où il arrive souvent que parmi les saintes larmes qu'elle répand, la clarté de la joie intérieure se montre tout à coup à elle; et, après avoir languie comme dans un froid engourdissement, cette âme sainte, fortifiée par de secrets gémissements, reprend une vie nouvelle à la vue du brillant éclat de cette lumière.

C'est pourquoi l'Écriture ajoute : *Je soupire avant que de manger.* Manger, pour l'âme, n'est autre chose que se repaître de la contemplation

de la Lumière céleste. Ainsi, elle soupire avant que de manger, parce qu'elle est tourmentée par les gémissements de ses peines, avant que d'être rassasiée par la nourriture de la contemplation divine. Car si elle ne soupire, elle ne mange point; parce que ceux qui dans cet exil ne s'humilient point par les soupirs que leur font pousser leurs désirs célestes ne goûteront jamais les joies de l'éternelle patrie. D'autant que ceux-là sont privés de la nourriture de la vérité qui se réjouissent dans les misères de ce triste pèlerinage. Or, celui qui mange soupire, parce que ceux qui sont touchés de l'amour de la vérité se repaissent des douceurs de la contemplation. David mangeait en soupirant lorsqu'il disait : *Mes larmes me tenaient lieu de pain*. Car l'âme se repaît de sa douleur lorsqu'en pleurant elle est élevée aux joies célestes et spirituelles. Il est vrai qu'elle souffre au-dedans d'elle-même une tristesse qui la fait gémir, mais elle est d'autant plus pleinement rassasiée que la violence de son amour lui fait verser des pleurs plus abondamment.

Aussi est-ce de ces saints torrents de larmes dont parle ensuite le bienheureux Job : *et mes sanglots sont comme des eaux débordées*. Quand l'eau se déborde, elle court avec impétuosité, et elle grossit en s'enflant continuellement par le concours de nouvelles eaux. Ainsi quand les élus représentent aux yeux de leur âme les terribles Jugements de Dieu, quand ils tremblent dans l'incertitude du secret Dessein qu'Il a pour eux, quand nonobstant leur espérance d'aller à Lui, ils ne laissent pas d'appréhender de ne pouvoir y arriver; quand ils pleurent les fautes passées qui leur reviennent en mémoire, quand ils craignent ce qui doit leur arriver à l'avenir, parce qu'ils l'ignorent, ce sont comme plusieurs eaux différentes qui s'amassent toutes ensemble, forment comme un torrent furieux et se débordent en des gémissements et des sanglots extraordinaires. Ainsi ce saint homme, voyant fort bien quel est l'amas des pensées qui roulent impétueusement parmi les larmes de la pénitence, a appelé ces flots de douleurs des inondations, en disant : *et mes sanglots sont comme des eaux débordées*.

Quelquefois les justes, comme nous l'avons déjà dit, tremblent même dans leurs bonnes œuvres, et ils fondent continuellement en larmes dans la crainte de déplaire à Dieu par quelque défaut secret qui leur est caché. Quand ils sont frappés de sa Main par quelques fléaux inopinés, ils se persuadent aussitôt qu'ils L'ont offensé, voyant que l'excès de leur faiblesse ou l'amertume de leur douleur les empêche de s'employer en des œuvres charitables pour le soulagement de leur prochain. Ainsi le corps se trouvant comme dans l'impuissance d'accomplir ses fonctions de piété, le cœur s'abandonne aux gémissements et aux larmes. Et comme ils considèrent qu'ils ne travaillent plus à l'accroissement de leurs vertus et de leurs mérites, cela leur fait craindre que leurs actions passées n'aient été désagréables à la Majesté divine.

C'est pourquoi le bienheureux Job, après avoir comparé ses gémissements et ses sanglots à des eaux qui sont débordées, ajoute : *Parce que tout ce que je redoutais m'est arrivé; et ce que j'appréhendais*

est tombé sur moi. C'est ainsi que les justes pleurent et craignent, et qu'en se tourmentant par la violence de leurs soupirs et de leurs pleurs, ils appréhendent d'être abandonnés de leur Créateur. Car encore qu'ils se réjouissent d'être corrigés, cette correction même trouble leur esprit craintif, de peur que le mal dont ils souffrent ne soit pas tant un châtiment favorable pour les corriger que l'effet d'une juste vengeance pour les punir. C'est ce que David considérait quand il dit : *Qui connaît la puissance de ta Colère ?*

Et en effet, l'esprit humain n'est pas capable de comprendre la puissance de la Colère divine, parce que sa Providence, agissant sur nous avec une conduite très cachée, nous reçoit quelquefois favorablement, lorsque nous croyons qu'elle nous délaisse, et quelquefois elle nous délaisse lorsque nous croyons qu'elle nous reçoit. Souvent aussi ce que nous appelons un excès de sa Colère est un effet de sa Grâce, et quelquefois ce que nous estimons être un effet de sa Grâce en est un de sa Colère. Car les fléaux que Dieu envoie corrigent certaines personnes et en jettent d'autres dans des emportements d'impatience. La prospérité par sa douceur en fait quelquefois revenir de leurs excès, et par l'élévation de vanité qu'elle inspire à d'autres, les prive de toute espérance de conversion. Les vices entraînent tous ceux qui s'y abandonnent dans le précipice, cependant il y en a qui s'en relèvent avec d'autant plus de facilité qu'ils ont plus de honte d'y être tombés. Par ailleurs, les vertus élèvent aux choses célestes tous ceux qui les suivent, mais il y a des gens qui, s'enflant de présomption à cause de leur vertu, trouvent leur précipice dans le chemin qui aurait dû les élever au ciel. Puis donc que l'on ne saurait jamais connaître la puissance de la Colère divine, il ne faut jamais cesser de la craindre.

CHAPITRE V

Que ceux qui sont établis pour le gouvernement des autres doivent bien prendre garde à ne pas abuser de leur puissance et à ne pas se laisser emporter à la vaine gloire; et qu'ils doivent sans cesse aspirer au dégagement des embarras du monde et à la paix intérieure.

N'ai-je pas dissimulé ? N'ai-je pas gardé le silence ? Ne suis-je pas demeuré en repos ? Et cependant l'indignation est tombée sur moi. Quoique, en quelque état que nous soyons, nous ne péchions pas par nos pensées, par nos paroles et par nos actions, il est néanmoins certain que quand l'homme est élevé par la fortune, il pêche avec plus d'audace et d'emportement, des trois manières suivantes. Lorsqu'il se considère au-dessus des autres par sa puissance, il ne se remplit que de sentiments d'élévation et de vanité. Quand il voit que personne n'ose contredire l'autorité de ses paroles, sa langue s'abandonne en des discours dérégés, de manière beaucoup plus inconsidérée et licencieuse. Et quand il pense

qu'il lui est permis de faire tout ce qu'il veut, il s'imagine que tout ce qu'il veut lui est permis.

Les saints, au contraire, même quand ils sont revêtus de l'autorité et de la puissance du monde, ils se réduisent avec d'autant plus d'exactitude sous la règle de la raison, qu'ils savent bien que le dérèglement de cette puissance les porte à commettre avec une licence plus effrénée les choses les moins permises. C'est pourquoi ils répriment dans leurs cœurs les sentiments de la gloire; ils retiennent leur langue de s'emporter en de vains discours, et ils s'empêchent de sortir comme hors d'eux-mêmes par l'inquiétude et l'égarément de leurs actions.

Car il arrive souvent que ceux qui sont en puissance perdent le fruit de leurs bonnes œuvres par la présomption de leurs pensées, et qu'en s'estimant capables de tout, ils se privent eux-mêmes du mérite de tout le bien qu'ils ont fait envers le prochain. Parce que nos actions sont d'autant plus dignes de louange, que nous les estimons plus indignes. Autrement, les meilleures actions élèvent le cœur de celui qui les a faites, et lui causent plus de dommage en le faisant ainsi tomber par cette fausse élévation, qu'elles n'apportent d'utilité à celui pour l'avantage duquel on les fait.

Aussi est-ce pour cette raison que cet orgueilleux roi de Babylone, qui roulait en son esprit enivré de présomption cette pensée : *N'est-ce pas ici cette Babylone que j'ai bâtie ?* (Dan 4,30) fut aussitôt changé en un animal irraisonnable, de sorte qu'il perdit en un moment l'excellence de cet état, dans lequel il avait été fait de la Main de Dieu, parce qu'il ne voulut pas dissimuler et comme cacher dans un humble oubli les choses qu'il avait faites, et d'autant qu'il s'était élevé au-dessus de tous les hommes par la vanité de ses pensées, il fut privé de la raison qui lui était commune avec tous les hommes, par l'état vil et abject où il fut réduit.

Souvent ceux qui sont en puissance dans le monde s'emportent en des paroles injurieuses contre ceux qui leur sont soumis et perdent par l'emportement de leur langue tout le fruit de la vigilance de leur administration et de leur conduite, n'étant pas frappés de terreur au point qu'ils devraient l'être en lisant ces paroles si effrayantes que dit leur Juge : *Celui qui dira à son frère : Insensé ! mérite d'être puni par le feu de la géhenne.* (Mt 5,22)

Il arrive aussi fort souvent que ceux qui sont en puissance, ne pouvant se priver eux-mêmes de l'usage des choses permises, se portent à celles qui sont défendues. Car il n'y a que ceux qui ont assez de modération et de sagesse pour se retrancher quelquefois des choses licites, qui ne tombent point dans les illicites. Saint Paul témoigne bien qu'il mettait ainsi lui-même un frein à ses actions les plus légitimes, lorsqu'il dit : *Tout m'est permis, mais tout n'est pas utile.* (I Cor 6,12) Et pour faire voir quelle liberté d'esprit cette petite contrainte lui procurait, il ajoute : *Tout m'est permis, mais je ne me laisserai asservir par qui que ce soit.* Car quand l'esprit suit ses désirs, il est certain qu'il devient esclave des choses pour l'amour desquelles il se laisse vaincre. Mais ce grand

apôtre, à qui tout est permis, ne se rend esclave de personne, parce qu'en se privant de ce qui lui eût été permis, il s'élève par ce mépris généreux au-dessus des choses auxquelles il fût demeuré assujetti s'il y eût pris son plaisir.

Le bienheureux Job nous témoigne donc, pour nous instruire, quel il a été dans sa puissance, quand il dit : *N'ai-je pas dissimulé ?* Parce que, lorsqu'on est en pouvoir et en autorité dans le monde, il ne faut considérer ces avantages que pour le service et l'utilité des autres, et il faut les dissimuler et ne pas y faire attention, pour éviter un orgueil secret, en sorte que celui qui en est revêtu doit savoir tout ce qu'il peut, afin de procurer le bien des autres, mais en même temps, il doit l'ignorer, afin de ne pas s'enfler de présomption. Il montre ensuite quel il a été dans ses paroles, quand il dit : *N'ai-je pas gardé le silence ?* Et enfin, il fait voir quel il a été à l'égard des actions illicites, en ajoutant : *Ne suis-je pas demeuré en repos ?*

On peut examiner encore plus particulièrement ce que marquent ces termes de *garder le silence* et de *demeurer en repos*. Car garder le silence n'est autre chose qu'étouffer en son âme les voix des désirs terrestres, parce que la confusion et les tumultes de l'âme sont des cris bien éclatants aux Oreilles du Créateur.

Ceux aussi qui usent bien de leur puissance demeurent dans un louable repos, lorsqu'ils se séparent pour un temps du tracas des actions séculières, pour s'occuper uniquement de l'amour de Dieu, de crainte que, s'ils s'emploient continuellement aux choses de la terre, leur cœur ne déchût entièrement de son union aux objets plus relevés. Car ils savent bien que l'âme est incapable de s'élever vers le ciel si elle s'occupe sans cesse ici-bas du tumulte des soins de la terre. Et en effet, que pourrait obtenir de Dieu une âme tout appliquée aux choses du monde, puisque ce n'est qu'avec grande peine que celle même qui est toute détachée du siècle reçoit quelque faveur de son Dieu ? C'est pourquoi David dit fort bien : *Arrêtez, et sachez que Je suis Dieu.* (Ps 46,10) Parce que celui qui ne prend point le temps et le loisir de s'occuper de Dieu, se prive lui-même, par son propre jugement, de la lumière qui seule le lui fait connaître.

C'est pour cela que Dieu dans l'ancienne loi défend par la bouche de Moïse de manger *des poissons qui n'ont pas de nageoires*. (cf. Lev 11,10) Parce que les autres, qui en ont, sautent quelquefois et s'élèvent au-dessus de l'eau. Et ceux-là seulement parmi les fidèles deviennent les membres du corps des élus, qui ressemblant à ces poissons mystérieux, savent quelquefois s'élever aux choses sublimes comme par les sauts et les élans de leur âme, parmi les occupations terrestres qui les retiennent ici-bas, afin que, ne demeurant pas toujours plongés dans les eaux profondes des soins du monde, ils ne soient pas privés de la douceur de cet amour suprême, que l'on respire comme un air très salutaire. Ainsi, pour bien s'acquitter de l'administration des choses extérieures, il faut avoir soin de rentrer souvent dans l'intérieur de son âme, et, fuyant ces

bruits tumultueux qui se font entendre au-dehors, se reposer en soi-même dans le paisible sein d'une pieuse tranquillité.

Les méchants, au contraire, lors même qu'ils ne sont pas occupés aux affaires temporelles, entretiennent au fond de leur âme le bruit et la confusion des choses du monde. Car ils conservent chèrement dans leur pensée les images des choses qu'ils aiment, et quoiqu'ils n'aient rien à faire à l'extérieur, ils ne laissent pas de se fatiguer eux-mêmes sous le poids d'une oisiveté remplie de mille inquiétudes. Que si on leur donne une part quelconque dans l'administration des choses du monde, alors ils s'abandonnent entièrement eux-mêmes, pour suivre d'une course précipitée et comme avec les pas redoublés de leurs pensées ces biens fugitifs, alors que les esprits pleins de piété ne les cherchent point, lorsqu'ils les voient éloignés d'eux, et ne les souffrent qu'avec peine lorsqu'ils leur sont présents et qu'ils les possèdent, parce qu'ils craignent que ces soins extérieurs ne les fassent dangereusement sortir d'eux-mêmes.

Cela nous est merveilleusement bien représenté par la différence des mœurs de ces deux frères dont il est dit : *Ésaü devint un homme propre à la chasse et à cultiver les champs, et Jacob, qui était un homme simple, habitait sous des tentes.* (Gen 25,27) Ou bien comme porte une autre version : *habitait dans sa maison.*

Car que nous marque la chasse d'Ésaü, sinon la vie de ceux qui, s'abandonnant aux voluptés, suivent tous les mouvements de leur chair ? Il est aussi dit qu'il labourait la terre, parce que les amateurs du monde prennent autant de peine à cultiver les choses extérieures qu'ils ont de négligence pour laisser comme en friche leur intérieur. Jacob au contraire, qui était un homme simple, habitait dans sa tente, ou dans sa maison, parce que tous ceux qui fuient la dissipation de ces soins extérieurs demeurent simples et purs dans leurs pensées et dans l'habitation de leur conscience. Car habiter dans des tentes ou dans des maisons ne signifie autre chose que de se renfermer dans le secret de son âme et ne point se dissiper au-dehors par l'inquiétude de ses désirs, de crainte que, se répandant sur une infinité d'objets extérieures, ils ne s'éloignent trop d'eux-mêmes par la légèreté de leurs pensées.

Que ce saint homme si fort éprouvé dans les plus grandes prospérités dise donc ici : *N'ai-je pas dissimulé ? N'ai-je pas gardé le silence ? Ne suis-je pas demeuré en repos ?* Car selon que nous l'avons déjà remarqué, lorsque la prospérité du monde flatte les saints, ils dissimulent toutes ces faveurs, comme s'ils ne les sentaient pas, et foulent généreusement aux pieds, dans le secret de leur âme, cette fortune qui les élève à l'extérieur. Ils gardent aussi le silence, parce qu'ils ne font point éclater les clameurs d'aucune mauvaise action. Car l'iniquité a une voix forte, qui se fait clairement entendre devant les secrets Jugements de Dieu. D'où vient qu'il est dit dans l'Écriture : *La clameur des Sodomites et des Gomorrhéens s'est multipliée.* Et enfin, ils demeurent dans le repos, lorsque, bien loin de se laisser emporter au torrent des

cupidités temporelles, ils évitent même de s'occuper avec trop d'application aux soins les plus nécessaires de la vie présente.

Cependant, ils ne laissent pas de recevoir encore des fléaux de la Main favorable de leur Père, afin qu'ils soient rendus d'autant plus parfaits pour entrer en possession de leur héritage, que Dieu, les châtiant par une miséricordieuse sévérité, les purifie tous les jours de leurs moindres fautes. Ainsi, ils font sans cesse du bien, et ils endurent sans cesse du mal, parce que souvent notre justice, quand elle est exposée à l'examen de la Justice divine, n'est véritablement qu'injustice, et les actions qui éclatent aux yeux de ceux qui les font sont quelquefois toutes souillées au Jugement du Juge qui doit les juger. D'où vient que saint Paul ayant dit : *je ne me sens coupable de rien*, ajoute ensuite : *mais ce n'est pas pour cela que je suis justifié. (I Cor 4,4)* Et il en dit aussitôt la cause : *Celui qui me juge, c'est le Seigneur*. Comme s'il disait en d'autres termes : Je sais bien que je ne suis pas justifié en ce que ma conscience ne me reproche rien, parce que je sais bien que Celui qui doit me juger m'examinera plus exactement.

Nous devons donc dissimuler les choses extérieures, qui nous favorisent, réprimer les intérieures, qui nous troublent et éviter celles qui nous environnent comme nécessaires. Et parmi tout cela, il faut craindre sans cesse les fléaux des rigoureux Jugements de Dieu, parce que notre perfection même se trouvera défectueuse, si notre Juge ne la pèse avec beaucoup de miséricorde dans la balance de son examen sévère.

Et cependant l'indignation est tombée sur moi. Le bienheureux Job en a usé ici avec grand art, en faisant précéder les paroles d'instruction par les actions de vertu, afin que chacun considérât quels seront un jour les supplices du pécheur, si les justes sont châtiés durant cette vie par de si rudes fléaux. C'est ce que saint Pierre nous marque en disant : *Car c'est le moment où le jugement va commencer par la Maison de Dieu. Et si le juste se sauve avec peine, que deviendront l'impie et le pécheur ? (I Pi 4,17)* Et saint Paul, après avoir dit beaucoup de choses en louange des Thessaloniens, ajoute : *Aussi nous glorifions-nous de vous dans les Églises de Dieu, à cause de votre persévérance et de votre foi au milieu de toutes les persécutions et les tribulations que vous avez à supporter. C'est une preuve du juste Jugement de Dieu. (I Th 1,4)* Comme s'il disait en d'autres termes : Lorsque vous souffrez des peines si rudes en vivant si bien, vous donnez d'utiles exemples du juste Jugement de Dieu, en faisant connaître par les maux que vous endurez comment Il punira ceux qui auront mérité son Aversion, s'Il souffre que ceux qui sont favorisés de son Amour soient affligés avec tant d'excès; ou avec quelle rigueur Il frappera un jour ceux qu'Il doit juger dans toute l'étendue de sa Justice, s'Il vous afflige si rudement en ce monde, vous dont Il prend tant de soin par ses corrections si favorables.

CHAPITRE VI

Que d'ordinaire les méchants trouvent à redire aux paroles et aux actions des saints; et avec quelle retenue les imparfaits doivent reprendre ce qu'il peut y avoir en eux de défectueux.

Job ayant achevé son premier discours, ses amis, qui étaient venus par esprit de charité pour le consoler, y répondent l'un après l'autre par



d'aigres répréhensions, et comme ils s'empportent en des paroles de contestation et de dispute, ils oublient le sujet de piété, qui les avait appelés auprès de lui. Ce n'est pas qu'ils en usent de la sorte à mauvaise intention, mais en témoignant leur affection à leur ami affligé, ils se persuadent que c'est son iniquité qui lui a attiré cette affliction. Et comme ils n'ont pas soin de régler par la prudence les discours qui suivent cette bonne intention, tout ce pieux dessein se change en péché. Car ils devaient considérer à qui et en quel temps ils parlaient. Or celui qu'ils étaient venus visiter était juste et tout couvert des Fléaux de Dieu. C'est pourquoi ils devaient juger, par sa vie passée, de ses paroles présentes qu'ils n'entendaient point, et ne pas les reprendre pour les maux qu'il endurait, mais craindre plutôt eux-mêmes pour leurs actions, et au lieu de s'élever par de vains raisonnements au-dessus de ce juste qu'ils voyaient si fort affligé, se joindre à lui par leurs larmes et par leurs soupirs, afin que, sans affecter de faire paraître leur science par leurs paroles, ils apprissent seulement des instructions de sa douleur, comment ils devaient

parler pour le consoler. Et quoiqu'ils eussent peut-être d'autres sentiments que les siens, il était de la modération de les dire avec plus d'humilité, afin de ne point comblar la douleur d'une personne si affligée, par l'aigreur et la dureté de leurs discours.

Car il arrive souvent que les paroles et les actions des gens de bien déplaisent à des méchants, parce qu'ils ne peuvent les comprendre. Mais ils ne doivent pas les reprendre témérairement pour ne pas bien les concevoir. Souvent les personnes élevées en dignité, agissant pour le bien des autres, commandent des choses que leurs inférieurs prennent pour des fautes et pour des erreurs. Souvent les personnes fortes et parfaites disent des paroles que les faibles et les imparfaits osent blâmer parce qu'ils ne les comprennent pas.

C'est ce qui nous a été marqué par le penchement de l'Arche dans l'Ancien Testament. Car Uzza, ayant voulu la soutenir, parce qu'il croyait qu'elle allait tomber, fut à l'heure même puni de mort. L'âme du juste est figurée par cette Arche sainte, qui pencha lorsque les bœufs qui la conduisaient se détournèrent de leur chemin. Souvent le prélat même qui fait dignement sa charge, étant ébranlé par le trouble et le désordre où il voit les peuples, se sent obligé, par la seule considération de l'amour qu'il a pour eux, d'user de condescendance dans sa conduite, mais ce relâchement de force et de rigueur où il se laisse aller pour leur utilité et leur bien paraît être une vraie chute aux yeux des personnes moins habiles et moins éclairées. Il s'en trouve quelquefois alors parmi les inférieurs, qui y portent la main de leur répréhension, mais leur témérité leur coûte aussitôt la vie. Le lévite Uzza étendit la main pour soutenir l'Arche, et il mourut sur le moment en punition de son péché, parce que quand les personnes faibles s'ingèrent de blâmer les actions des forts et de saints, ils sont exclus de la vie spirituelle.

Quelquefois les saints disent des choses communes, en s'accommodant à la faiblesse de leurs auditeurs, et quelquefois de sublimes, en s'élevant dans la contemplation; et les personnes folles et ignorantes, qui ne connaissent point la vertu ni de cette condescendance, ni de cette élévation, condamnent tout avec une audace insupportable. Or, vouloir reprendre un juste de la condescendance dont il use n'est autre chose que s'efforcer de soutenir l'Arche qui penche, avec la main d'une présomptueuse répréhension. Et reprendre un juste d'un discours qu'on ne comprend point n'est autre chose que prendre ses mouvements de force et de zèle pour des fautes et pour des erreurs.

Mais celui qui a la hardiesse de vouloir soutenir l'Arche de Dieu perd la vie, parce que personne ne s'ingérerait de vouloir corriger les saints, s'il n'avait avant cela meilleure opinion de sa personne. C'est pourquoi ce lévite s'appelait Uzza, c'est-à-dire *le robuste du Seigneur* : parce que si les présomptueux n'avaient l'audace de se croire forts et *robustes* dans les voies de Dieu, ils ne seraient jamais assez hardis pour juger que les paroles ou les actions des gens de bien sont faibles et défectueuses. Ainsi les amis de Job, en s'animant contre lui, comme pour défendre la cause

de Dieu, sortent de la règle de ses préceptes par leur témérité et par leurs orgueil.

Ce n'est pas que, quand les faibles et les imparfaits trouvent à redire à quelques actions des justes, ils doivent toujours taire ce qui les choque, mais ils doivent le dire avec retenue et humilité, afin que l'intention de celui qui a de bons sentiments conserve d'autant mieux sa simplicité et son innocence, qu'elle marche par le chemin de l'humilité. Nous devons donc dire librement ce que nous pensons, mais nous devons le dire fort humblement, de crainte qu'en le disant d'une manière orgueilleuse nous n'exécutions mal un bon dessein.

Saint Paul avait dit plusieurs choses à ses disciples d'une manière fort humble, et cependant il s'efforce avec encore plus d'humilité de s'excuser de ses humbles exhortations en disant : *Je vous supplie, frères, de supporter ces paroles d'exhortation, car je vous ai écrit brièvement.* (Heb 13,22) Lorsqu'il dit adieu aux Éphésiens affligés de son départ de Milet, il les fait ressouvenir de son humilité par ces paroles : *Veillez donc, vous souvenant que, durant trois années, je n'ai cessé nuit et jour d'exhorter avec larmes chacun de vous.* (Ac 20,31) Et il leur écrit dans une de ses épîtres : *Je vous exhorte donc, moi, le prisonnier dans le Seigneur, à marcher d'une manière digne de la vocation qui vous a été adressée.* (Ep 4,1)

Chacun doit apprendre par cet exemple avec quelle humilité le disciple doit parler au maître, puisque le maître même des nations prie avec tant de soumission ses propres disciples, dans les choses qu'il avait autorité de commander. Chacun, dis-je, doit conclure avec quelle humilité il doit parler des vérités qui lui sont connues à ceux dont il reçoit des exemples de bien vivre, après que saint Paul se soumet avec tant de déférence à ceux auxquels il avait procuré une vie nouvelle.

Quoique Éliphas, qui est le premier de ces trois amis de Job, fût venu vers lui par un mouvement de piété pour le consoler, il oublie néanmoins la règle de la vraie consolation, en ne gardant pas l'humilité et la modestie dans ses paroles, et, ne prenant pas soin de se contenir dans les bornes d'une juste modération, il s'empporte contre un affligé avec des injures et des invectives, en lui disant : *Le tigre a péri faute de proie. Les rugissements du lion, les cris de la panthère et les dents des lionceaux ont été brisées.* Il compare le bienheureux Job au tigre, comme s'il était couvert de taches de différents vices. Par *les rugissements du lion*, il veut marquer la terreur qu'il imprimait à ceux qui l'approchaient. Par *les cris de la panthère*, le babil de sa femme, et par *les dents des lionceaux*, qui n'ont rien trouvé à manger, l'audace et la gourmandise de ses enfants, qui ont été détruites par leur mort funeste. Aussi ces sentiments, que les amis de Job firent paraître dans leurs répréhensions superbes, furent blâmés par le Jugement de Dieu même, lorsqu'Il leur dit : *Vous n'avez pas parlé de Moi avec droiture, comme l'a fait mon serviteur Job.*

CHAPITRE VII

Que saint Paul se sert du témoignage des amis de Job, parce que, encore que leur conduite soit blâmable, il se trouve néanmoins d'excellentes choses dans leurs discours; et comment ils sont la figure des hérétiques.

Il nous faut ici examiner pourquoi saint Paul se sert avec tant d'autorité de leurs paroles, après que le Seigneur les a condamnés. Car, en écrivant aux Corinthiens, il rapporte ces paroles d'Éliphas : *Je surprendrai les sages dans leur propre finesse.* (I Cor 3,19) Comment donc rejeterons-nous comme des erreurs des vérités qui sont confirmées par l'autorité de ce grand apôtre ? Ou comment les paroles qu'il appuie de son témoignage peuvent-elles être véritables, puisque Dieu dit Lui-même qu'elles ne le sont pas ?

Mais nous reconnâtrons facilement qu'il n'y a nulle contradiction dans cette divergence apparente, si nous examinons plus particulièrement les Paroles du Seigneur. Car après avoir dit : *Vous n'avez pas parlé de Moi avec droiture,* Il ajoute aussitôt : *comme l'a fait mon serviteur Job.* Ainsi, il est certain qu'il y a de bonnes choses dans leurs discours, mais elles sont peu considérables en comparaison de celles qui sont meilleures. Et en effet, quoique, parmi les choses déraisonnables qu'ils disent contre Job, ils lui adressent plusieurs maximes fortes et relevées; il faut avouer néanmoins qu'en les comparant à celles de Job, qui le sont infiniment davantage, elles perdent beaucoup de leur force et de leur valeur.

Il y a aussi dans leurs discours beaucoup de vérités qui seraient admirables si elles ne combattaient point l'affliction du saint homme Job. Ainsi, elles sont grandes et estimables en elles-mêmes, mais parce qu'elles ne tendent qu'à offenser ce saint personnage, elles perdent tout leur poids et tout leur mérite. Ce sont des dards qui, avec quelque force qu'ils soient poussés, frappent en vain un rocher, et rejaillissent d'autant plus loin avec leurs pointes émoussées, qu'ils ont été lancés avec plus d'impétuosité et plus de raideur. De même, quoique ces paroles des amis de Job aient quelquefois beaucoup de force, elles perdent toute leur pointe et toute leur vigueur en s'attaquant à la forte et vertueuse vie d'un si saint homme. Puis donc que d'une part ces paroles sont très relevées et très excellentes en elles-mêmes, mais que d'autre part elles ne devaient pas servir à combattre le bienheureux Job, saint Paul, considérant leur propre mérite, les a alléguées avec une autorité apostolique, et le juste et souverain Juge, connaissant qu'elles ont été dites avec beaucoup d'imprudance, les a condamnées par le défaut des personnes dont elles partaient.

Mais comme nous avons ci-devant remarqué que ces mêmes amis de Job représentaient le personnage des hérétiques, il faut voir maintenant comment leurs paroles conviennent à ces ennemis de l'Église sainte. Les hérétiques disent quelquefois des vérités, mais ils s'échappent aussitôt à publier des faussetés et des erreurs. Car ils ont cela de propre

qu'ils mettent de bonnes choses parmi de mauvaises, afin de tromper plus adroitement ceux qui les écoutent. Parce que s'ils ne disaient que des faussetés, ils seraient bientôt reconnus, et deviendraient ainsi incapables de persuader l'erreur. Si aussi ils ne disaient que des vérités, ils ne seraient pas hérétiques; mais en usant avec artifice de l'un et de l'autre pour séduire les fidèles, ils corrompent le bien par le mal, et ils cachent le mal sous l'apparence du bien, pour mieux le faire recevoir, imitant ces malheureux qui frottent de miel les bords d'un vase où ils ont mis du poison, afin que cette douceur qu'on goûte d'abord fasse plus facilement avaler le breuvage mortel qui vient ensuite. Ainsi les hérétiques mêlent le bien parmi le mal, afin que le bien qu'ils font paraître attire les auditeurs et que le mal qu'ils répandent ensuite les corrompe par une secrète contagion.

Il y en a néanmoins qui sont quelquefois convertis par les instructions et les exhortations de la sainte Église, et qui, se dépouillant de cette contrariété de sentiments, arrivent au salut. C'est pourquoi nous voyons que ces amis de Job offrent enfin le sacrifice de leur réconciliation par les mains de ce saint homme, et rentrent ainsi par son entremise dans les bonnes grâces de leur divin Juge.

La guérison des dix lépreux de l'évangile nous figure la même chose. Parce que la chair de ceux qui sont frappés de ce mal est en partie corrompue et en partie saine, ainsi, les lépreux représentent les hérétiques qui, en mêlant le faux parmi le vrai, répandent comme des taches de lèpre sur une chair saine. De sorte que c'est avec grande raison qu'ils appellent Jésus Christ leur *Maître*. Car reconnaissant qu'ils ont erré dans l'intelligence de ses Paroles, ils L'appellent avec humilité le Précepteur de leur salut, de sorte que, quand ils retournent à Lui, ils ont recours à la discipline salutaire de la vérité.

Mais après nous être un peu étendus en général sur les discours de ces trois amis de Job, il faut en examiner ici plus particulièrement toutes les paroles.

CHAPITRE QUATRIÈME DU LIVRE DE JOB

1. Alors, Éliphas de Théman prit la parole et dit : 2. Si nous osons ouvrir la bouche, en seras-tu peiné ? Mais qui pourrait retenir un discours que l'on a prémédité ? 3. Voici, tu as souvent enseigné les autres, tu as fortifié les mains languissantes. 4. Tes paroles ont soutenu ceux qui étaient près de tomber, et tu as affermi les genoux que la faiblesse faisait ployer. 5. Et maintenant que l'affliction est venue sur toi, tu tombes dans l'abattement ! Elle t'attaque, et tu te troubles ! 6. Où est la crainte de Dieu que tu avais ? Où est ta force, ta patience, et la perfection de la vie que tu as embrassée ? 7. Cherche dans ton souvenir, je t'en prie, quel est l'innocent qui a jamais péri ? Quels sont les justes qui ont été effacés de dessus la terre ? 8. Pour moi, je l'ai vu, ceux qui cultivent l'iniquité, qui sèment les douleurs et qui les moissonnent 9. ont péri par le Souffle de Dieu, et ont été consumés par le vent de sa Colère. 10. Les rugissements du lion, les cris de la panthère et les dents des lionceaux ont été brisés. 11. Le tigre a péri faute de proie et les petits de la lionne ont été dispersés. 12. Cette parole m'a été dite en secret, et mon oreille a reçu comme à la dérobée les veines de son bruit sourd. 13. Dans l'horreur d'une vision de nuit, quand les hommes sont livrés à un profond sommeil, 14. la peur me prit, et je fus saisi de tremblement, et tous mes os furent effrayés. 15. Alors, un esprit passant devant moi, tout mon poil se hérissa.... 16. Et quelqu'un dont je ne connaissais point le visage s'arrêta, cette image ayant paru à mes yeux, et j'entendis le son de sa voix comme le souffle d'un petit vent, qui me fit entendre ces paroles : 17. L'homme comparé à Dieu pourrait-il être justifié ? Serait-il plus pur que Celui qui l'a formé ? 18. Ceux qui Le servent ne sont point demeurés fermes, et Il a trouvé de la dépravation chez ses anges. 19. Combien plus ceux qui habitent des maisons de boue, qui ne sont fondés que sur la terre, seront-ils rongés comme par des vers et des teignes ! 20. Du matin au soir ils seront accablés, et parce que nul n'y prend garde, ils périront pour toujours. 21. Et ceux qui resteront seront enlevés d'avec eux : ils mourront et ce sera sans sagesse.

CHAPITRE VIII

De la retenue que l'on doit garder dans ses jugements et dans ses paroles.

Alors, Éliphas de Théman prit la parole et dit : Si nous osons ouvrir la bouche, en seras-tu peiné ? Nous avons déjà marqué ci-devant ce que signifient les noms des amis de Job, c'est pourquoi, afin d'éviter une ennuyeuse répétition de ces mêmes choses, nous viendrons à la discussion de celles qui n'ont pas encore été expliquées.

Il faut avoir soin de remarquer ici d'abord que les trois amis de Job, qui représentent les hérétiques, commencent leurs discours par ces paroles douces et insinuantes : *Si nous osons ouvrir la bouche, en seras-tu peiné ?* Parce que d'ordinaire, les hérétiques prennent garde, dans les commencements de leurs discours, de ne point choquer leurs auditeurs, de crainte de réveiller contre eux leur attention; et ils évitent soigneusement de les irriter, afin de mieux les surprendre en les laissant dans l'inapplication et la négligence. C'est pourquoi ils commencent toujours avec douceur, afin de mieux insinuer dans la suite les choses les plus aigres et les plus mortelles. Ainsi les premières paroles des amis de Job sont douces et modérées, mais ils s'emparent enfin contre lui jusqu'aux plus piquantes invectives, ressemblant en cela aux épines, dont les racines sont molles et unies, mais qui poussent un bois qui pique sensiblement.

Mais qui pourrait retenir un discours qu'il a conçu et prémédité ? Il y a trois genres de personnes qui ont, comme par degrés, des qualités fort différentes les unes des autres. Car il y en a qui cherchent de méchantes choses pour les dire, et qui ne peuvent pas s'en empêcher, quelque gravité qu'on leur témoigne par son silence. Il y en a d'autres, qui pensent le mal et qui ont assez de pouvoir sur eux-mêmes pour s'empêcher de le dire. Et il y en a encore d'autres, qui se sont tellement habitués dans la vertu, qu'ils ont acquis ce haut degré de perfection, qu'il ne leur vient pas même à l'esprit des pensées mauvaises, qui aient besoin d'être réprimées par la discrétion du silence.

Éliphas, témoignant lui-même qu'il ne peut retenir le discours qu'il a conçu en son esprit, fait assez voir duquel de ces trois genres d'hommes il fait partie. Et il ne découvre que trop, dès le commencement de son discours, qu'il n'ignorait pas que son ami Job aurait sujet de s'en offenser, puisqu'il ne souhaiterait pas pouvoir retenir les paroles qu'il avait à dire, s'il ne prévoyait bien que Job en serait blessé.

Mais les bons retiennent la précipitation de leurs paroles par le frein de la raison et de la prudence, et ils prennent bien garde de ne pas lâcher la bride à leur langue, de crainte de blesser la conscience de leurs auditeurs par l'imprudance de leurs discours. Ce qui fait dire à Salomon : *Celui qui laisse répandre l'eau devient une source de divisions et de querelles.* On laisse l'eau se répandre lorsqu'on laisse aller sa langue sans la retenir, et celui qui le fait est l'auteur des querelles, parce que l'incontinence de la langue est la cause des discordes et des différends. Ainsi, comme les méchants sont très légers dans leurs jugements et dans leurs pensées, ils sont aussi très prompts et inconsidérés dans leurs paroles, et négligeant de faire réflexion sur ce qu'ils disent, ils n'ont pas plutôt formé une pensée que leur langue se porte aussitôt à la répandre avec encore plus de légèreté qu'ils ne l'ont conçue. C'est pourquoi Éliphas conclut de sa propre expérience ce jugement désavantageux qu'il fait de tout le monde, lorsqu'il dit : *Mais qui pourrait retenir un discours que l'on a prémédité ?*

CHAPITRE IX

Que les méchants ne louent les bons que pour mieux insinuer le mal qu'ils veulent dire d'eux; et comment la crainte de Dieu nous fait entrer dans la vertu, la patience nous y rend parfait.

Voici, tu as souvent enseigné les autres, tu as fortifié les mains languissantes. Tes paroles ont soutenu ceux qui étaient près de tomber, et tu as affermi les genoux que la faiblesse faisait ployer. Le simple texte de cette histoire est fort utile au lecteur, en ce qu'il fait voir que les amis de Job, voulant le reprendre, au lieu de lui reprocher des vices, ne font que publier ses vertus. Car il n'y a point de témoignage plus avantageux et plus fort que les louanges que tire la vérité de la bouche de ceux même qui veulent nous rendre coupables.

Considérons donc quelle a dû être la vertu de ce grand homme, qui enseignait les ignorants, qui fortifiait les faibles et qui affermissait ceux qui étaient ébranlés, pour s'appliquer à l'instruction et à l'utilité des autres, au milieu des soins d'une maison, de l'application qu'on est obligé d'avoir pour la conservation de ses biens, des tendresses qu'un père ressent pour ses enfants et d'une infinité d'autres embarras. Ainsi, en prenant soin de s'acquitter de tous ces devoirs avec attention, il n'a pas laissé de se conserver l'esprit libre pour s'occuper de l'instruction de son prochain. Il a réglé les affaires temporelles par sa prudence, il a annoncé les éternelles par ses discours, il a fait des leçons de vertu par ses actions aux spectateurs de ses bons exemples, et il l'a insinué dans l'esprit de ses auditeurs par ses paroles.

Mais les hérétiques, de même que tous les autres pécheurs, ne parlent des bonnes actions des justes que pour en tirer sujet de leur objecter des crimes. C'est pourquoi Éliphas va chercher, dans les louanges même de Job qu'il venait de publier, un sujet de le blâmer et de le reprendre. Car il ajoute : *Et maintenant que l'affliction est venue sur toi, tu tombes dans l'abattement ! Elle t'attaque, et tu te troubles !* Les méchants combattent la bonne vie des justes de deux manières : en soutenant soit qu'ils disent des choses mauvaises, soit qu'ils ne pratiquent pas le bien qu'ils disent. D'où vient que ces mêmes amis de Job le blâment ci-après de ce qu'il a dit, tandis qu'ici ils le reprennent de ce qu'il n'a pas fait le bien qu'il a dit.

Ainsi les méchants accusent chez les justes tantôt leurs paroles, tantôt leurs actions, afin que leur langue étant blâmée vienne à se taire ou que leur vie étant convaincue par le témoignage de la langue succombe sous l'accusation du crime. Et il faut remarquer qu'ils commencent par louer les paroles du bienheureux Job, pour blâmer ensuite sa vie d'imperfection et de faiblesse. Parce que les méchants, craignant de découvrir publiquement leur malice, disent quelquefois des justes le bien qu'ils savent que tout le monde connaît, mais ainsi que nous

l'avons déjà dit, ils en tirent aussitôt sujet de leur en faire des crimes; et montrant, par ce qu'ils ont dit en leur faveur, qu'ils doivent être crus lorsqu'ils viennent à parler contre eux, ils insinuent le mal avec d'autant plus de vraisemblance, qu'ils ont paru louer le bien avec plus de sincérité.

Il arrive aussi assez souvent qu'après avoir témoigné du mépris pour le bien qu'ils voyaient que l'on possédait, ils en parlent avec admiration lorsqu'ils s'imaginent qu'on l'a perdu. C'est pourquoi Éliphas fait ce dénombrement des vertus de Job, en témoignant qu'il ne les a plus, et dit : *Où est la crainte de Dieu que tu avais ? Où est ta force, ta patience, et la perfection de la vie que tu as embrassée ?* Et il parle ainsi en conséquence des autres paroles qu'il venait de dire : *Et maintenant que l'affliction est venue sur toi, tu tombes dans l'abattement ! Elle t'attaque, et tu te troubles !* Ainsi, il marque que toutes ces vertus sont mortes dans le cœur de Job, lorsqu'il le reprend de se troubler dans son malheur.

Mais il faut remarquer que, encore qu'il le reprenne mal à propos, il rapporte néanmoins ses vertus dans leur vrai ordre. Car en les faisant servir de quatre différents degrés, dans lesquels il renferme la vie de Job, il fait succéder à la crainte de Dieu la force, à la force la patience, et à la patience la perfection.

Et en effet, on commence à entrer dans la voie de Dieu par la crainte, afin d'arriver à la force. Parce que si sur le grand chemin du monde l'audace est suivie de la force, dans la voie de Dieu, au contraire, l'audace n'est suivie que de faiblesse et d'infirmité. Et si dans les voies du siècle, la crainte n'engendre que de la faiblesse, dans la voie de Dieu, au contraire, la crainte engendre la force, selon ces paroles de Salomon : *La confiance de la force se rencontre dans la crainte du Seigneur.* Et la raison de cela est que notre âme méprise avec d'autant plus de fermeté les choses temporelles les plus formidables, qu'elle se soumet par la crainte avec plus de sincérité et moins de réserve au souverain Auteur de tous les êtres. Car l'âme, une fois affermie dans la crainte de son Dieu, ne trouve rien au-dehors qu'elle puisse craindre, parce que, étant jointe par une crainte soumise à Celui qui a tout créé, elle est élevée au-dessus de tout par la puissance qu'Il lui communique.

La force ne paraît que durant l'adversité, c'est pourquoi on lui substitue aussitôt la patience, parce que la meilleure marque qu'on puisse donner de sa force est de supporter le mal d'autrui. Et en effet, celui qui se laisse abattre par l'iniquité des autres n'a encore guère acquis de force, et dès lors qu'il ne peut supporter de contradiction, il est comme accablé sous le faix de sa propre pusillanimité. Or comme la perfection naît de la patience, l'Écriture la joint ici à cette vertu. Car celui qui ne témoigne point d'impatience contre les défauts de son prochain est véritablement parfait. Comme au contraire celui qui n'est pas capable de supporter les défauts d'autrui rend témoignage contre lui-même qu'il n'est pas encore arrivé à la vraie perfection.

C'est pour cela que la vérité dit dans l'évangile : *Par votre patience vous posséderez vos âmes.* Car qu'est-ce que posséder son âme par la

patience, sinon agir parfaitement en toutes choses, et, s'étant comme retiré dans la citadelle de la vertu, dominer sur tous les mouvements de son âme ? Celui donc qui conserve la patience possède son âme, car cette même vertu, qui lui donne le moyen de se commander et de se vaincre lui-même, le rend aussi fort et invincible contre toutes les adversités du monde. Et plus on brise généreusement sa volonté propre, plus on devient inébranlable aux efforts des autres, parce que, en se surmontant soi-même dans les plaisirs, on se rend invincible à tous les maux de cette vie.

CHAPITRE X

Que ce n'est que pour l'avantage des justes que Dieu permet qu'ils périssent en ce monde; et pourquoi Il y punit quelquefois les réprouvés, et quelquefois ne les punit pas.

Éliphaz, ayant d'abord repris Job avec invective, lui dit ensuite par manière d'exhortation : *Cherche dans ton souvenir, je t'en prie, quel est l'innocent qui a jamais péri ? Quels sont les justes qui ont été effacés de dessus la terre ?* Comme les hérétiques, dont les amis de Job sont la figure, et tous les méchants, quels qu'ils puissent être, reprennent les autres de façon désordonnée, aussi est-ce d'une manière défectueuse qu'ils s'ingèrent de les exhorter. Et en effet, il arrive assez souvent que les innocents périssent en ce monde, et que les justes sont effacés de dessus la terre, mais en périssant, ils sont conservés pour jouir d'une gloire qui est éternelle. Car si jamais un innocent ne pouvait périr, un prophète ne dirait pas : *Le juste périt et il n'y a personne qui y pense.* (Is 57,1) Si Dieu, par une faveur de sa Providence, ne les retirait jamais de dessus la terre, la sagesse n'en parlerait pas ainsi : *Il a été ravi, de crainte que la malice ne corrompît son esprit.* Si, dis-je, les justes n'étaient jamais frappés des Fléaux de Dieu, saint Pierre ne ferait pas cette étonnante prédiction : *Car c'est le moment où le jugement va commencer par la Maison de Dieu.* (I Pi 4,17)

Or ceux-là sont véritablement justes, qui, étant touchés d'amour pour la céleste patrie, sont préparés contre toutes les adversités de la vie présente. Car ceux qui craignent de souffrir des maux pour arriver aux biens éternels ne méritent pas le nom de justes. Mais Éliphaz ne croit pas que les justes soient effacés de dessus la terre, ni que les innocents périssent, parce que d'ordinaire ceux qui ne servent pas Dieu dans la seule espérance de la céleste patrie, mais plutôt pour la récompense temporelle qu'ils attendent, se figurent en eux-mêmes ce qu'ils recherchent; et comme ils ont la présomption de vouloir enseigner les autres, en leur prêchant la sûreté temporelle, ils montrent assez ce qu'ils désirent par tous leurs travaux.

Pour moi, je l'ai vu, ceux qui cultivent l'iniquité, qui sèment les douleurs et qui les moissonnent ont péri par le Souffle de Dieu, et ont été consumés par le vent de sa Colère. Semer des douleurs n'est autre chose que dire des calomnies, et les moissonner, c'est avoir le dessus, en les disant. Ou bien ceux-là sèment les douleurs, qui font de méchantes actions, et ils les moissonnent quand ils en reçoivent la punition. Parce que le fruit de cette douleur d'iniquité est le châtement de la damnation. Mais comme il est dit ensuite que ceux qui sèment les douleurs et qui les moissonnent ont péri par le Souffle de Dieu, et ont été consumés par le vent de sa Colère, cette moisson de douleur nous marque ici non la peine, mais le comble et la consommation de l'iniquité, puisqu'elle est suivie de la punition que Dieu en fait par le souffle de sa Vengeance.

Ils sèment des douleurs et ils les moissonnent, parce qu'ils font des choses injustes, et ils prospèrent dans leurs injustices, selon ce que dit David d'un injuste : *En tout temps ses voies sont souillées, tes Jugements sont effacés de devant ses yeux, et il sera maître de tous ses ennemis.* Et un peu après : *Le travail et la douleur sont sur sa langue.* Ainsi, il sème des douleurs, quand il fait le mal, et il les recueille lorsqu'il profite temporairement de sa malice. Comment donc serait-il vrai que le Souffle de Dieu fît périr ceux que nous voyons par expérience subsister sur la terre, et plus longtemps, plus heureusement que les justes ? Car David dit encore d'eux : *Ils n'ont aucune part aux souffrances humaines, Ils ne sont point frappés comme le reste des hommes.* Et Jérémie : *Pourquoi la voie des impies prospère-t-elle ?* (Jer 12,1)

Or, cela arrive parce que Dieu étant, selon que parle l'Écriture, patient à rendre, Il tolère d'ordinaire durant un long temps ceux qu'Il veut damner pour toute une éternité. Il punit néanmoins ici quelquefois, plutôt afin d'épargner la faiblesse des innocents par cette consolation, dont il adoucit leurs peines. Quelquefois donc, Il souffre que les méchants prévalent durant un long temps par-dessus les bons, afin de S'en servir pour purifier plus parfaitement ses élus. Quelquefois aussi, Il perd promptement ces misérables, afin de fortifier les cœurs des justes par la vue du châtement et de la mort de ces persécuteurs de la piété. Car s'Il étendait maintenant ses châtements sur tous ceux qui vivent mal, sur qui pourrait-Il exercer la rigueur de son dernier Jugement ? Si par ailleurs Il n'en punissait ici-bas aucun, qui voudrait croire que Dieu prend soin des choses humaines ? C'est pour cela qu'Il fait quelquefois sentir aux injustes la fureur de ses châtements, afin de montrer qu'Il ne laisse pas le mal impuni, et que quelquefois Il les supporte longtemps, afin de faire connaître à quel jugement ils sont réservés. Ainsi, cette maxime de la prompte punition des méchants n'est pas véritable pour la plupart, si elle ne s'entend de la fin du monde. Car elle sera indubitable, lorsqu'il n'y aura plus aucun retardement pour les peines de l'iniquité.

On peut aussi entendre, et peut-être avec plus de vérité, que ni l'innocent ne périt point, ni le juste n'est point effacé, parce que, encore qu'il soit détruit ici-bas selon la chair, il est rétabli dans une véritable

intégrité devant les Yeux du Juge éternel, et que ceux qui sèment et recueillent les douleurs périssent par le Souffle de Dieu, parce que plus le succès de leurs mauvaises actions est avantageux, plus ils seront punis avec rigueur par la damnation éternelle. Mais comme Élip haz dit auparavant à Job : *Cherche dans ton souvenir*, il est visible qu'il veut rappeler dans son esprit des choses passées, et qu'il ne lui en prédit pas de futures. Élip haz parlerait donc bien plus véritablement s'il entendait que cela doit s'accomplir généralement de tous les méchants dans la condamnation dernière.

Mais il faut examiner ici plus particulièrement ce que signifie ce Souffle de Dieu. Quand nous soufflons, nous attirons l'air du dehors au-dedans de nous, puis nous repoussons au dehors cet air que nous avons attiré. Il est donc dit que Dieu souffle, parce que c'est pour faire éclater sa Vengeance sur des choses extérieures qu'Il forme en Lui-même le conseil de son redoutable Jugement, et que c'est du secret de ce conseil qu'Il fait sortir au dehors cette rigoureuse sentence. Ainsi l'Écriture dit fort bien ici que le Souffle de Dieu fait périr ceux qui sèment les douleurs, d'autant que ce sont les actions criminelles qu'ils font au dehors qui attirent du Cœur de Dieu leur jugement et leur condamnation.

Comme aussitôt qu'Élip haz a dit que Dieu souffle contre les pécheurs, il parle du vent de sa Colère, on peut entendre par ce souffle les châtiments. Car quand nous nous mettons en colère, nous sommes comme remplis d'un souffle ardent de fureur, de sorte que, pour représenter un Dieu qui médite des vengeances, on dit qu'Il souffle de colère, non pas que sa Nature immuable soit susceptible de changement, mais parce que, quand après une longue patience Il punit enfin le pécheur, il semble à ceux qui périssent que ce Juge souverain, qui en Lui-même est toujours tranquille, soit agité d'un mouvement de fureur. Car étant opposé à leurs actions criminelles, Il paraît à leurs yeux comme troublé, parce qu'en sa Présence, ils sont eux-mêmes troublés par l'image effroyable de leurs crimes.

CHAPITRE XI

Contre les hypocrites figurés par le tigre, qui ravissent les louanges comme une proie qui ne leur est point due légitimement; et contre ceux qui sont audacieux envers les timides et timides envers les audacieux.

Après qu'Élip haz a ainsi averti Job avec une douceur apparente, il s'empporte ensuite en de manifestes invectives, en disant : *Les rugissements du lion, les cris de la panthère et les dents des lionceaux n'ont pu obtenir de nourriture.* Car qu'entend-il par *les rugissements du lion*, sinon, comme nous l'avons dit ci-devant, la terreur que Job répandait sur ceux qui l'approchaient, par *les cris de la panthère*, sinon le babil de sa femme, et par *les dents des lionceaux*, sinon la gourmandise de ses

enfants ? Et en effet, comme ces enfants de Job faisant festin les uns aux autres furent écrasés, il les représente assez bien par cette expression extraordinaire.

Or, comme Éliphas se réjouit avec un esprit d'aigreur que tout cela ait été brisé, il marque assez qu'il a cru que le jugement de leur condamnation était très juste. Et il redouble encore la dureté de ses reproches en ajoutant : *Le tigre a péri faute de proie et les petits de la lionne ont été dispersés*. Qui est figuré sous le nom de tigre dont la peau est toute mouchetée, sinon le bienheureux Job, que son ami veut représenter ici comme couvert des taches de la dissimulation ? Car tout homme dissimulé, en ce qu'il veut être réputé juste, fait paraître sur lui des choses diverses, parce qu'en se couvrant par hypocrisie de quelques vertus superficielles en même temps qu'il s'abandonne secrètement au vice, ses défauts cachés viennent d'ordinaire à se manifester tout à coup au-dehors, et, se mêlant aux apparences de la dissimulation qui le couvre, font paraître comme une surface toute mouchetée, en sorte que souvent c'est une chose incompréhensible, comment une personne qui paraît ornée de tant de vertus, peut être souillée de tant de vices.

Tout hypocrite ressemble donc au tigre, parce que, étant couvert d'une blancheur apparente de dissimulation, il devient tout à coup comme mêlé des taches noires des vices. Ainsi, pendant qu'il se glorifie de la candeur de la chasteté, il se trouve souillé des ordures de l'avarice. Souvent, lorsqu'il fait paraître l'éclat de la vertu de libéralité, il devient tout couvert des taches de la luxure. Souvent en se revêtant tout ensemble des lumières de la chasteté et de la libéralité, la fureur de la cruauté vient l'obscurcir sous le masque du zèle de la justice. Souvent il paraît tout à la fois avec les beautés de la libéralité, de la chasteté et de la piété, mais l'orgueil vient y entremêler aussitôt la noirceur et la confusion de ses ténèbres. De sorte que l'hypocrite, ne pouvant paraître avec une couleur pure et égale, et qui ne soit point mêlée de vices, c'est comme un tigre, dont la peau est toute couverte de diverses taches.

Ce tigre ravit sa proie lorsqu'il attire l'estime et les applaudissements des hommes. Et quand il s'élève par les louanges qu'il s'attire, c'est comme une proie dont il se nourrit. Or, les louanges que reçoivent les hypocrites sont fort bien appelées une proie, parce qu'une proie est une chose qui appartient à autrui, et que l'on ravit avec violence. De sorte que comme l'hypocrite, en se couvrant de l'apparence de la justice, usurpe la louange due aux justes, c'est comme un bien d'autrui qu'il ravit avec injustice.

Éliphas, qui connaissait les actions louables et vertueuses que Job avait pratiquées durant son bonheur, s'imagine, voyant le mal dont il était depuis affligé, qu'il ne les avait jamais pratiquées que par une pure hypocrisie, et c'est ce qui lui fait dire : *Le tigre a péri faute de proie*. Comme s'ils disaient en d'autres termes : La vanité des couleurs de ta dissimulation est effacée, parce que la flatterie des louanges que l'on te donnait a cessé. Et ainsi, ton hypocrisie n'a plus de proie, lorsque, étant

frappée des fléaux de la divine Justice, elle est privée de la faveur et de la complaisance des hommes.

La version de la Septante ne porte pas *le tigre*, mais *le myrmicoleon a péri manque de proie*. Car le *myrmicoleon* est un très petit animal, ennemi mortel des fourmis et qui, se cachant sous la poussière, les tue lorsqu'elles passent chargées de grains, et puis les mange. Il est appelé en latin *formicoleon* ou *lion des fourmis*, ou plus clairement *fourmi et lion*, et il est bien marqué par ces deux noms, parce que, comme pour les oiseaux et les autres moindres animaux il est comme une *fourmi*, puisqu'ils le mangent, pour les fourmis c'est comme un *lion*, puisqu'il les dévore.

Lors donc qu'Élip haz dit : *le myrmicoleon a péri*, que veut-il marquer en Job sous ce nom, sinon la timidité et l'audace, comme s'il disait clairement : Tu as été châtié avec justice, puisque tu t'es montré timide devant ceux qui étaient hardis et audacieux envers ceux qui étaient soumis à toi. Ou encore plus clairement : La timidité t'a abattu devant ceux qui avaient du jugement, et la témérité t'a élevé contre ceux qui agissaient avec innocence et simplicité. Or, le *myrmicoleon* a manqué de proie, parce que ta vanité, étant réprimée par les fléaux de la Justice divine, n'a plus de liberté de faire du mal aux autres.

Mais parce que nous avons dit plusieurs fois que les amis de Job représentaient les hérétiques, nous ne pouvons pas nous dispenser de faire voir comment ces paroles d'Élip haz peuvent être expliquées en cet autre sens figuré.

CHAPITRE XII

Qu'il faut veiller avec grande circonspection pour n'être point surmonté ni par l'artifice du démon, ni par les charmes du monde, ni par ses propres convoitises; et que les saints ne laissent pas de craindre toujours, encore qu'ils soient une fois victorieux.

Les rugissements du lion, les cris de la panthère et les dents des lionceaux ont été brisés. Comme la nature de chaque être est composée de diverses qualités, souvent l'Écriture par une seule et même chose nous en figure fort bien de différentes. Ainsi le lion, qui est tout ensemble doué de force et de cruauté, figure le Seigneur par sa force et le démon par sa cruauté. Car c'est du Seigneur que parle l'Écriture quand elle dit : *Le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, a vaincu.* (Apo 5,5) Et c'est le démon qu'elle marque dans ces autres paroles : *Votre adversaire, le diable, rôde comme un lion rugissant, cherchant qui il dévorera.* (I Pi 5,8)

Par *la panthère*, la sainte Église est quelquefois figurée et quelquefois Babylone. Car l'Église est comparée à la panthère en ce qu'elle est courageuse contre les choses qui s'opposent à elle, comme le bienheureux Job le marque lui-même, lorsque, voulant signifier que la Judée a été

abandonnée de l'Église de Jésus Christ, il se sert de cette manière de parler : *Les enfants de ceux qui trafiquent ne l'ont point foulé, la panthère n'y a jamais passé.* Quelquefois le nom de *panthère* signifie Babylone, cette grande ville du monde, qui sévit avec une cruauté effrénée contre la vie des innocents, et qui, s'accouplant avec le lion, cet ancien ennemi de l'homme, conçoit de cette funeste conjonction les suggestions au péché, et fait des petits qui ressemblent à leur père, ne sont pas moins cruels que lui.

Les *lionceaux* représentent tous les réprouvés, qui, étant engendrés pour vivre dans l'iniquité, forment tous ensemble cette vaste cité du monde, que nous avons appelée Babylone. Cependant chacun de ces enfants de Babylone n'est pas appelé panthère, mais un des petits de la panthère, parce que comme toute l'Église est appelée lion, de même chaque réprouvé est appelé enfant de Babylone, et l'assemblage de tous les réprouvés ensemble est appelé Babylone.

Or les saints veillent sur eux avec une soigneuse circonspection durant cette vie, pour n'être pas surpris par les embûches du lion, qui rôde sans cesse autour d'eux pour les observer, c'est-à-dire qu'ils travaillent à empêcher que le démon, sous une fausse apparence de vertu, ne leur inspire la mort. Ils veillent, de crainte que *les cris de la panthère* ne retentissent à leurs oreilles, c'est-à-dire que la gloire de Babylone ou du monde ne les détourne de l'amour de la céleste patrie. Ils veillent, de peur d'être mordus par *les dents des lionceaux*, c'est-à-dire que les persuasions des méchants n'entament leur cœur.

Au contraire, les hérétiques s'assurent faussement sur leur sainteté, s'imaginant avoir surmonté toutes choses par les mérites de leur vie. C'est pourquoi Éliphas dit ici : *Les rugissements du lion, les cris de la panthère et les dents des lionceaux ont été brisés.* Comme s'il disait en d'autres termes : Quant à nous, nous ne recevons aucun châtement de la Main de Dieu, parce qu'ayant vaincu, par le mérite de notre vertu, et la force de l'ancien ennemi, et les désirs de la gloire du monde, et les conseils des méchants, nous foulons tout cela aux pieds.

Il ajoute aussi ensuite : *Le tigre a péri faute de proie et les petits de la lionne ont été dispersés.* Il donne le nom de *tigre* au même à qui il avait donné celui de *lion*. Car comme Satan est appelé lion, à cause de sa cruauté, il est fort bien nommé tigre à cause de la variété de ses différentes ruses. Et en effet, tantôt il se présente aux hommes dans l'état de damnation auquel il est à présent, et tantôt il leur paraît comme un *ange de lumière*. Tantôt il corrompt les esprits des imprudents et insensés par ses caresses, tantôt il les précipite dans le péché par ses menaces, tantôt il suggère le mal tout ouvertement, tantôt il se déguise dans ses suggestions sous le masque de la vertu.

Or cette bête féroce qui, étant couverte d'une si grande variété, est avec raison appelée tigre est aussi nommée par la Septante *myrmicoleon*, qui, selon que nous l'avons déjà dit, est un petit animal, qui se cache dans la poussière et tue les fourmis lorsqu'elles passent chargées de leurs

petites provisions de grain. Parce que l'ange apostat, étant tombé du ciel à terre, dresse des embûches aux justes sur le chemin de leurs actions, c'est-à-dire lorsqu'ils travaillent à amasser les provisions des bonnes œuvres pour s'en rassasier dans l'éternité, et leur donnant la mort par cette surprise, c'est comme un myrmicoleon qui tue les fourmis laborieuses et occupées du soin de leur prévoyance.

Aussi est-ce avec grande raison que le démon est appelé *myrmicoleon*, c'est-à-dire *lion fourmi*, puisque c'est un lion pour les fourmis, et une fourmi pour les oiseaux et les autres bêtes. Car l'ancien ennemi des hommes n'est pas moins faible pour ceux qui lui résistent, qu'il paraît fort contre ceux qui suivent aveuglément ses persuasions. Et en effet, si l'on y consent, il devient insupportable comme un lion, et si l'on y résiste avec générosité, il se laisse écraser comme une fourmi. Ainsi il est un lion pour quelques-uns, et fourmi pour d'autres, parce que les personnes charnelles ne peuvent supporter l'effort de sa cruauté; mais les spirituelles foulent aux pieds de leur vertu sa faiblesse extrême. Comme donc les hérétiques sont enflés d'une vaine présomption de sainteté, ils disent comme par un transport de joie : *le tigre a péri faute de proie*, comme s'ils disaient clairement : L'ancien adversaire ne trouve plus de proie en nous, puisqu'à l'égard de nos désirs, il est déjà entièrement vaincu et terrassé.

Or, Éliphas désigne Job de nouveau sous le nom de myrmicoleon, ou de tigre, après l'avoir déjà marqué comme vaincu sous celui de lion, parce que d'ordinaire l'excès de la joie fait répéter plusieurs fois les mêmes choses, et quand l'esprit en est possédé, il redouble souvent ses expressions. Ainsi David, ne pouvant contenir la joie de savoir que Dieu l'avait exaucé, le redit plus d'une fois dans ces paroles : *Car le Seigneur entend la voix de mes larmes; le Seigneur exauce mes supplications, le Seigneur accueille ma prière.*

Mais lorsque les saints se réjouissent de se voir délivrés de certains péchés, ils entremêlent leur joie de beaucoup de crainte, parce que, encore qu'ils soient échappés d'une tempête, ils n'ignorent pas qu'ils sont encore exposés sur les flots d'une mer très incertaine, de sorte qu'en même temps que l'espérance les fait tressaillir de joie, la crainte les fait trembler, et en même temps que la crainte les fait trembler, l'espérance les fait tressaillir de joie. C'est pourquoi David dit dans un autre psaume : *Servez Dieu avec crainte, réjouissez-vous avec tremblement.*

Ceux, au contraire, qui s'enflent d'une vaine présomption de sainteté, aussitôt qu'ils ont surmonté le moindre vice, s'élèvent d'orgueil et se vantent comme s'ils étaient déjà parfaits, et parce qu'ils ont été une fois délivrés des périls de la tempête, ils oublient déjà qu'ils sont encore exposés sur la même mer; ils s'estiment grands en toutes choses; ils s'imaginent d'avoir vaincu leur ennemi pour toujours, et, se figurant d'être plus sages que les autres, ils méprisent le reste du monde.

CHAPITRE XIII

Que les hérétiques feignent souvent qu'ils ont à dire des choses nouvelles et extraordinaires, afin d'attirer l'admiration et la révérence des personnes simples.

Cette parole m'a été dite en secret. Les hérétiques feignent toujours qu'ils ont de secrètes inspirations, afin d'imprimer dans les esprits de leurs auditeurs une plus grande révérence pour leurs paroles. C'est pourquoi ils affectent de prêcher en secret, afin que leurs prédications paraissent d'autant plus saintes qu'elles sont cachées. Ils ne veulent point de science qui soit commune, pour ne pas paraître semblable aux autres; ils recherchent toujours des choses nouvelles et inconnues au reste du monde, afin de pouvoir se glorifier devant les ignorants d'une science particulière et extraordinaire et ils font croire que c'est une science cachée, afin de se faire admirer davantage, en disant qu'ils l'ont reçue comme par de secrètes inspirations. D'où vient que Salomon, faisant parler une femme, qui était la figure des hérétiques, lui met dans la bouche ces paroles : *Les eaux dérobées sont douces, et le pain caché est agréable !* (Pr 9,17)

Ainsi, Élip haz ajoute ici : *Et mon oreille a reçu comme à la dérobée les veines de son bruit sourd.* Les hérétiques reçoivent les secrets comme à la dérobée, parce que, s'écartant de la grâce d'une science commune et générale, ils ne peuvent entrer par la vraie porte, selon ces Paroles du Seigneur : *Celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie, mais qui y monte par ailleurs, est un voleur et un brigand.* (Jn 10,1) Ainsi celui-là reçoit à la dérobée le vent du secret Murmure de Dieu, qui, abandonnant la porte de la prédication publique, cherche la connaissance de la vérité comme par les fentes d'une intelligence dépravée. Et parce que le voleur qui entre par ailleurs aime les ténèbres et a la clarté de la lumière en aversion, Élip haz ajoute : *Dans l'horreur d'une vision de nuit, quand les hommes sont livrés à un profond sommeil.*

Quand les hérétiques veulent dire des choses sublimes et extraordinaires, souvent ils savent fort bien eux-mêmes qu'ils ne disent pas la vérité. Or dans les songes et les visions que l'on a durant la nuit, on ne voit les choses qu'obscurément, ainsi les hérétiques assurent qu'ils ont appris des vérités *dans l'horreur d'une vision de nuit*, afin qu'en insinuant qu'ils ont peine eux-mêmes à concevoir ce qu'ils enseignent, ils donnent à entendre que ce doivent être des choses fort élevées. Mais il faudrait conclure tout au contraire que ce qu'ils n'ont vu eux-mêmes que de façon incertaine ne doit pas passer pour certain dans l'esprit de leurs auditeurs. Ainsi, par une conduite merveilleuse des secrets Jugements de Dieu, il arrive qu'en voulant répandre une doctrine sublime, ils font paraître la folie et la vanité de leurs desseins dans l'expression même de leurs pensées.

Éliphaz fait voir ensuite avec quelle ostentation ils se glorifient de la singularité de leur sagesse, en disant : *quand les hommes sont livrés à un profond sommeil*. Comme si les hérétiques disaient tout ouvertement : Lorsque les autres sont assoupis dans les pensées des choses basses, nous veillons pour recevoir l'intelligence des choses sublimes, parce que les vérités auxquelles les cœurs endormis de tout le reste du monde ne peuvent s'élever nous sont connues. Ou comme s'ils disaient en des termes plus clairs : Les esprits de tous les hommes dorment dans les choses où les nôtres veillent.

Il arrive aussi quelquefois que lorsqu'ils reconnaissent que leurs auditeurs ne font pas assez de cas de ce qu'ils leur disent, ils commencent à témoigner qu'ils en sont épouvantés. C'est pourquoi Éliphaz ajoute : *La peur me prit, et je fus saisi de tremblement, et tous mes os furent effrayés*. Comme ils veulent faire admirer la sublimité de leur doctrine, ils paraissent craindre eux-mêmes les choses qu'ils feignent. Et parce qu'il est plus aisé d'écouter que parler, ils sont hardis à raconter ce qu'ils témoignent n'avoir entendu qu'avec grande peine. De sorte qu'ils disent encore : *Alors, un esprit passant devant moi, tout mon poil se hérissa; et quelqu'un dont je ne connaissais point le visage s'arrêta*. Afin de faire croire qu'ils ont découvert des choses incompréhensibles, ils racontent que cet esprit passa devant eux sans s'arrêter, et font semblant d'avoir vu un visage inconnu, pour persuader qu'ils sont connus de Celui que l'esprit humain ne saurait connaître.

Puis ils ajoutent : *Cette image ayant paru à mes yeux, et j'entendis le son de sa voix comme le souffle d'un petit vent*. Souvent les hérétiques se forgent un Dieu dans leur imagination, parce qu'ils ne peuvent le concevoir dans leur esprit, et ils veulent faire croire qu'ils entendent sa Voix comme le murmure d'un vent subtil, en se vantant d'être les plus familiers dépositaires de ses Secrets. Car ils n'enseignent pas les choses que Dieu fait savoir publiquement, mais qui leur sont secrètement inspirées et comme dites à l'oreille.

C'est ce que nous avons cru devoir dire ici en appliquant les paroles d'Éliphaz aux hérétiques; mais parce que ces amis de Job n'eussent pas véritablement été ses amis, s'ils n'eussent effectivement appris quelque chose de la vérité, et que, encore qu'ils pêchent dans la manière de reprendre ce saint homme, ils n'errent pas néanmoins dans la connaissance de la vérité, il faut reprendre un peu plus haut ces mêmes paroles, afin d'examiner plus particulièrement comment ceux qui ont une vraie foi peuvent dire véritablement les choses qu'ils ont apprises de la Vérité.

Car il arrive quelquefois aux hérétiques de dire des choses vraies et élevées, non qu'elles leur aient été inspirées de Dieu, mais parce qu'ils les ont apprises de l'Église même, dans les contentions qu'ils ont avec elle. Aussi ne s'en servent-ils pas pour l'utilité de leur conscience, mais seulement pour l'ostentation d'une science vaine et présomptueuse. D'où

vient que d'ordinaire ils savent publier de sublimes vérités par leurs paroles, mais ils les ignorent par leur vie.

Soit donc que nous fassions parler ces trois personnes pour représenter les hérétiques, qui n'ont que les paroles et non la vraie science, soit que nous leur fassions faire simplement le personnage d'amis de Job, qui, ayant sans aucun doute pu tirer de lui quelque connaissance de la vérité, se sont appliqués à en faire ici des leçons, il faut examiner de nouveau ces mêmes paroles, que nous n'avons expliquées que comme en passant, afin qu'entrant dans une discussion plus particulière de ce discours d'Éliphas, nous fassions voir la profondeur de la science qu'il contient, quoiqu'il n'ait pas accompagné cette science de la vertu de l'humilité, puisqu'il a voulu s'approprier à lui seul un bien commun.

CHAPITRE XIV

Des différentes manières dont Dieu nous parle par ses saintes inspirations; et que ce n'est qu'obscurément qu'Il Se fait connaître à nous durant cette vie.

Cette parole m'a été dite en secret. Le Fils invisible de Dieu est la Parole secrète, dont saint Jean dit : *Au commencement était la Parole, ou le Verbe.* (Jn 1,1) Et il marque que cette Parole éternelle était secrète et cachée, lorsque il ajoute : *et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu.* Mais cette Parole cachée Se fait entendre aux esprits des élus lorsque la Puissance du Fils unique de Dieu se manifeste aux fidèles.

On peut aussi entendre par cette parole cachée la voix des secrètes inspirations, dont le même saint Jean dit dans une épître : *Pour vous, vous avez reçu l'onction de la part de celui qui est saint, et vous avez tous de la connaissance.* (I Jn 2,20) Or, cette inspiration divine élève l'âme, réprime les pensées temporelles et embrase le cœur des désirs de l'éternité, en sorte qu'il n'y a plus que les choses célestes qui lui plaisent, et qu'elle n'a que du mépris pour toutes celles qui naissent du fond de la corruption humaine. Ainsi, entendre cette parole en secret n'est autre chose que concevoir en son âme le langage de l'Esprit saint.

Mais il n'y a que Celui même de qui on reçoit cette parole, qui puisse nous la faire entendre. D'où vient que Jésus Christ, parlant de cette parole cachée, dit : *Et Moi, Je prierai le Père, et Il vous donnera un autre Consolateur, afin qu'Il demeure éternellement avec vous, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir.* (Jn 14,16) Car comme le saint Esprit, qui est venu pour la consolation des hommes après l'Ascension de Jésus Christ, est invisible en Lui-même, Il porte aussi tous ceux qu'Il remplit à désirer les choses invisibles, et parce que les amateurs du monde n'aiment que ce qui est visible, ils ne peuvent pas non plus recevoir son Esprit, parce que le monde ne peut s'élever à l'amour de ce qui ne se voit point. Car plus ces cœurs attachés au monde s'ouvrent par

de vains désirs pour les choses extérieures, plus ils sont resserrés pour recevoir les intérieures, et d'autant qu'il y en a fort peu parmi les hommes, qui, étant purifiés de la corruption des désirs charnels, soient ouverts pour recevoir cet Esprit saint, cette parole est avec raison appelée secrète, puisqu'il n'y a que peu de personnes qui reçoivent ce qui est méconnu de la plus grande partie du monde.

Ou bien l'on peut dire que cette Inspiration du saint Esprit est une parole cachée, parce qu'on peut bien la ressentir, mais on ne peut l'exprimer par des paroles. Quand donc l'inspiration divine élève l'âme, c'est une parole cachée que l'on entend, parce que c'est sans aucun bruit que le son de cette divine Parole s'insinue dans l'oreille de notre cœur. C'est pourquoi Éliphas ajoute : *Et mon oreille a reçu comme à la dérobée les veines de son bruit sourd*. L'oreille du cœur reçoit à la dérobée ce bruit sourd, parce que l'âme inspirée de Dieu n'entend son subtil langage que comme en passant, et en secret. Car elle est incapable de pénétrer dans les choses intérieures, si elle ne se cache et ne se sépare des désirs extérieurs. Or, elle se cache pour entendre, et elle entend pour se cacher, parce que s'étant séparée des choses visibles, elle contemple les invisibles, et lorsqu'elle est pleine des invisibles, elle méprise entièrement toutes les visibles.

Il faut aussi remarquer qu'Éliphas ne dit pas simplement : *Mon oreille a reçu comme à la dérobée son bruit sourd*, mais *les veines de son bruit sourd*. Car le bruit sourd de la parole cachée, c'est le discours même de l'inspiration intérieure, mais *les veines de son bruit sourd* sont les manières dont cette inspiration se fait entendre à notre âme. Et en effet, Dieu nous ouvre comme *les veines* et les conduits imperceptibles *de son Bruit sourd*, lorsqu'Il nous fait connaître secrètement de quelle sorte Il frappe les oreilles de notre intelligence. Car Il nous touche de componction quelquefois par un sentiment d'amour, et quelquefois par un mouvement de crainte. Quelquefois, en nous représentant combien ces biens présents sont peu de chose, Il élève nos désirs à l'amour des biens célestes. Quelquefois, Il nous donne d'abord le goût des choses éternelles, afin de nous causer du mépris pour les temporelles. Quelquefois Il nous découvre nos propres misères et nous porte jusqu'à compatir à celles des autres. Quelquefois Il nous met devant les yeux les maux d'autrui, et S'en servant pour nous toucher de componction d'une manière merveilleuse, Il nous corrige de notre vie dépravée. Ainsi, *entendre à la dérobée les veines de son bruit sourd*, c'est connaître secrètement les manières cachées dont Dieu nous inspire.

On peut aussi expliquer d'une autre sorte ces mêmes paroles. Car celui qui parle bas parle en secret, et ne fait pas entendre un vrai son de voix, mais seulement comme une image et une ressemblance de voix. Or, tant que nous sommes accablés sous le poids de la corruption charnelle, nous sommes incapables de voir la Toute-puissance de Dieu en l'état immuable de sa Nature infinie, parce que la faiblesse de notre vue ne peut soutenir le vif éclat des rayons de l'éternité. Ainsi, quand Dieu tout-

puissant Se découvre à nous comme par les ouvertures de la contemplation, Il ne nous parle pas tout haut, mais tout bas, parce que, encore qu'Il donne quelque connaissance de Lui-même à notre âme, Il ne S'y manifeste pas néanmoins à découvert. Mais ce ne sera plus tout bas qu'Il nous parlera, quand Il nous fera connaître clairement sa divine Essence. C'est pourquoi la Vérité même dit dans l'évangile : *Je vous parlerai ouvertement du Père.* (Jn 16,25) Et saint Jean dit : *Nous Le verrons comme Il est.* (I Jn 3,2) Et saint Paul : *Alors je connaîtrai comme je suis connu.* (I Cor 13,12)

Maintenant, *le Bruit sourd* de Dieu a autant de veines et de conduits pour venir à nous, qu'il y a d'êtres créés auxquels sa Divinité préside. Car quand nous considérons les créatures, nous sommes emportés d'admiration pour le Créateur. Et comme lorsqu'en cherchant des eaux dans la terre, l'on découvre ses secrètes veines, afin de faire qu'elle se répande avec d'autant plus d'abondance, qu'elle rencontre des conduits plus ouverts pour y couler avec liberté, de même lorsque nous tirons la connaissance du Créateur de la considération de ses créatures, nous ouvrons, pour ainsi dire, les veines et les conduits *de son Bruit sourd*, parce que nous prenons raison de L'admirer dans les choses que la foi nous apprend qu'Il a opérées.

Et en effet, Il nous fait entendre comme une manière de bruit sourd, lorsqu'Il nous représente ses ouvrages, puisque c'est S'y montrer en quelque sorte que de nous faire comprendre combien Il est incompréhensible. Comme donc nous ne pouvons Le voir parfaitement, ce n'est pas proprement sa Voix que nous entendons, mais seulement comme *un bruit sourd* qui vient de Lui, et parce que nous ne pouvons même pas connaître parfaitement les créatures, il est dit que c'est *comme à la dérobée* que notre oreille *entend les veines de son Bruit sourd*. Car ayant été chassés des joies du paradis et condamnés au supplice de l'aveuglement, nous ne pouvons arriver qu'à peine aux *veines de son Bruit sourd*, parce que ce n'est que superficiellement et comme en passant que nous concevons maintenant les merveilles de ses ouvrages.

CHAPITRE XV

Que lorsque l'âme contemple Dieu, elle est saisie d'un saint effroi à la vue de cette Grandeur incompréhensible et de sa propre misère; et que pour s'élever à cette divine contemplation, il faut comme dormir ici-bas par un grand détachement des pensées du monde.

Mais il faut savoir que plus l'âme est élevée à la considération de la Puissance de son Dieu, plus elle se sent rabaissée par la terreur de sa Pureté et de sa Justice. C'est pourquoi il est dit ensuite : *Dans l'horreur d'une vision de nuit.* L'horreur d'une vision nocturne, c'est la crainte que l'on conçoit dans le secret de la contemplation. Car plus l'âme, étant

élevée, considère l'excellence de l'éternité, plus elle est épouvantée par l'appréhension de ses actions temporelles, parce qu'elle se connaît d'autant plus clairement coupable, qu'elle se voit être détournée de la divine Lumière qui brille sur elle. Et ainsi, il arrive que cette Clarté redouble sa crainte, en lui découvrant de combien de manières elle s'est écartée de la règle invariable de la vérité. Parce que, quelque progrès qu'elle ait fait dans la vertu, elle ne saurait encore rien concevoir clairement de l'éternité, mais elle l'entrevoit seulement à travers l'obscurité confuse de son imagination. C'est pourquoi cette vision est appelée nocturne, d'autant que durant la nuit on ne découvre les choses qu'obscurément et avec incertitude, et que ce n'est que durant le jour qu'on les voit bien clairement.

Parce donc que les nuages de notre corruption nous cachent les rayons du Soleil de l'éternité, et que cette Lumière immuable ne se montre point comme elle est aux faibles yeux de notre âme, il est vrai de dire que nous ne voyons encore Dieu durant cette vie que comme en songe, et dans une vision de nuit, puisque nous sommes comme des aveugles dans une obscure et incertaine contemplation.

Cependant la moindre chose que l'âme peut en concevoir suffit pour lui inspirer une sainte frayeur à la vue de cette Grandeur immense, et la lui faire craindre davantage, parce que cette vision, toute imparfaite qu'elle est, lui fait connaître combien elle est éloignée de sa Perfection infinie, de sorte que, revenant à elle, elle s'attache avec plus d'amour à cet Être souverain, dont la Douceur est si divine et si admirable que n'ayant pu la supporter en elle-même, elle l'a seulement goûtée comme en passant et avec incertitude dans cette obscure contemplation.

Mais comme l'on ne saurait arriver au comble d'une élévation si prodigieuse, si premièrement on ne réprime les tumultes importuns des désirs charnels, l'Écriture ajoute : *Quand les hommes sont livrés à un profond sommeil.* Quiconque ne cherche qu'à s'occuper aux choses du monde est comme éveillé, et quiconque cherche le repos intérieur, fuit les bruits du monde, est comme endormi.

Mais il faut maintenant savoir que le sommeil figure trois choses différentes dans l'Écriture. Car il marque quelquefois la mort de la chair, quelquefois l'assoupissement de la paresse et quelquefois le repos de la vie après que les désirs terrestres sont calmés.

Le sommeil figure la mort de la chair dans ces paroles de saint Paul : *Nous ne voulons pas, mes frères, que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui dorment.* (I Th 4,13) Et un peu après : *Dieu ramènera par Jésus et avec Lui ceux qui se sont endormis en Lui.* Le même Apôtre se sert du mot *sommeil* pour signifier l'assoupissement de la paresse, lorsqu'il dit : *C'est l'heure de vous réveiller enfin du sommeil.* (Rom 13,11) Et dans une autre épître : *Réveillez-vous, justes, et ne péchez point.* (I Cor 13,34) Enfin, le sommeil nous figure le repos de la vie, qui s'obtient par le calme des désirs charnels, comme le témoignent

ces paroles de l'Épouse sacrée dans le Cantique des Cantiques : *Je dors, mais mon cœur veille*, parce que plus l'âme sainte réprime en elle-même le bruit de ses convoitises, plus elle connaît véritablement les choses spirituelles, et elle veille à la considération des biens intérieurs avec d'autant plus de joie, qu'elle se cache et se sépare davantage des inquiétudes extérieures.



C'est ce qui a été admirablement figuré par Jacob, qui, ayant mis une pierre sous sa tête, s'endormit sur le chemin, et vit en songe une échelle qui allait de la terre au ciel, en haut de laquelle était Dieu, et des anges qui montaient et descendaient. Car dormir sur le chemin, c'est se dépouiller de l'amour des choses temporelles par un favorable sommeil de l'âme, dans le passage de la vie présente. Dormir sur le chemin, c'est fermer, durant le cours de ces jours passagers, aux appétits des choses visibles, les yeux du cœur, que l'ancien séducteur a autrefois ouverts malheureusement aux premiers hommes, lorsqu'il leur parla ainsi : *Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront.* (Gen 3,5) Et un peu après l'Écriture dit : *Ève prit de son fruit, et en mangea; elle en donna aussi à son mari, qui était auprès d'elle, et il en mangea, et les yeux de l'un et de l'autre s'ouvrirent.* Ainsi, le péché ouvrit les yeux de la convoitise, que l'innocence tenait fermés.

Voir monter et descendre les anges, c'est contempler les citoyens de la céleste patrie, et considérer avec quel amour ils passent au-delà d'eux-mêmes pour s'attacher à leur Créateur, et avec quelle compassion de charité ils condescendent à nos faiblesses. Et il faut avoir soin de remarquer que c'est après avoir reposé sa tête sur une pierre qu'il voit des anges en dormant, parce que celui-là pénètre les choses intérieures en cessant de se répandre aux extérieures, qui s'occupe avec toute

l'application de son âme à l'imitation de son Rédempteur. Car reposer sa tête sur une pierre, c'est s'attacher d'esprit à Jésus Christ.

Aussi est-il vrai que ceux qui, en s'éloignant de l'embarras des actions extérieures de la vie présente, ne sont embrasés d'aucune ardeur pour la vie céleste, peuvent bien dormir, mais non voir des anges, parce qu'ils négligent de reposer leur tête sur la pierre. Car il y a des personnes qui à la vérité fuient l'occupation du monde, mais ne s'exercent en aucune sorte dans les bonnes œuvres. Ces gens-là dorment par paresse et non par vertu; c'est pourquoi ils ne découvrent point les choses intérieures, parce qu'ils mettent leur tête sur la terre et non sur la pierre. Et il leur arrive que plus ils vivent avec assurance dans la cessation des actions extérieures, plus ils amassent dans leur esprit des pensées impures et déréglées par leur oisiveté et leur négligence.

C'est pour cela qu'un prophète déplore l'âme qui s'endort dans l'oisiveté sous la figure de la Judée, lorsqu'il dit : *Ses ennemis l'ont vue, et ils ont ri de ses sabbats.* (Lam 1,7) Car la loi ordonnait de s'abstenir de toutes sortes d'ouvrages au jour du sabbat. Or les ennemis se moquent des sabbats, lorsque les malins esprits prennent occasion du repos et du loisir des paresseux pour leur inspirer des pensées mauvaises, en sorte que, plus les âmes réprouvées paraissent mieux servir Dieu en s'éloignant des actions extérieures, plus elles sont soumises à la tyrannie des démons en s'occupant à des pensées illicites.

Mais les saints qui dorment à l'égard des choses du monde, non par négligence, mais par vertu, travaillent plus en se procurant ce sommeil qu'ils n'eussent jamais pu faire en veillant, parce qu'après avoir surmonté les actions du monde en s'abstenant, ils se livrent tous les jours un rude combat à eux-mêmes, de crainte que leur âme ne s'engourdisse dans la négligence, que, se laissant aller à l'oisiveté, ses désirs impurs ne la refroidissent, qu'elle ne conçoive une chaleur immodérée dans ses bons désirs, et qu'en se flattant elle-même sous apparence de discrétion, elle ne devienne languissante dans la voie de perfection qu'elle a embrassée. C'est ainsi qu'agissent les saints; ils se dépouillent entièrement de la convoitise inquiète de ce monde, ils s'éloignent du bruit des actions de la terre, et l'amour du repos les appliquant à la vertu, ils dorment toujours en veillant. Car ils ne pourraient pas s'élever à la contemplation des choses intérieures, s'ils n'avaient grand soin de se détacher de tous les embarras extérieurs.

Aussi est-ce pour cette raison que la Vérité dit Elle-même : *Personne ne peut servir deux maîtres,* (Lc 16,13) et que saint Paul dit : *Celui qui est enrôlé au service de Dieu ne s'embarrasse des affaires de la vie, s'il veut plaire à Celui qui l'a enrôlé.* (II Tim 2,4) Et c'est ce qui fait dire à un roi prophète : *Arrêtez et voyez que Je suis Dieu.* Parce donc que l'on ne saurait obtenir la connaissance des choses intérieures, si on ne se débarrasse de l'application aux extérieures, c'est avec beaucoup de raison que l'Écriture marque ici le temps de ce bruit sourd et caché de la Parole

de Dieu, lorsqu'elle dit : *Dans l'horreur d'une vision de nuit, quand les hommes sont livrés à un profond sommeil.* Car notre âme ne saurait jamais arriver à la vertu de la contemplation intérieure, si elle n'a grand soin de dormir à tous les désirs de la terre.

CHAPITRE XVI

Que l'âme conçoit d'autant plus de crainte de la sévère Justice de Dieu, que la contemplation l'approche plus près de Lui; qu'elle ne peut pas demeurer longtemps dans cet état, et que cette vision la porte à retrancher en elle-même tout ce qu'elle y trouve de défectueux.

L'âme, étant élevée comme par le levier spirituel de la contemplation, est saisie d'une terreur d'autant plus grande qu'elle voit de plus près les choses sublimes. C'est pourquoi l'Écriture ajoute fort bien : *la peur me prit, et je fus saisi de tremblement, et tous mes os furent effrayés.* Que signifient les os sinon les actions de courage, dont le roi prophète dit : *Le Seigneur conserve tous les os ?* Souvent les hommes estiment beaucoup leurs actions, parce qu'ils ignorent combien exact et sévère est le jugement intérieur que Dieu en fait. Mais lorsque, étant comme ravi par la contemplation, ils voient des choses sublimes, ils commencent à déchoir de cette grande sécurité que leur avait inspirée leur présomption, et ils tremblent devant Dieu avec une frayeur d'autant plus grande, qu'ils reconnaissent bien que même leurs bonnes œuvres ne sont pas à l'épreuve de la rigueur de son Examen.

Aussi est-ce pour cette raison que David, qui s'était si fort avancé dans la sainteté par les grandes actions de vertu qu'il avait faites, s'étant élevé en esprit, s'écriait à Dieu : *Tous mes os diront : Seigneur ! qui est comme Toi ?* (Ps 35,10) Comme s'il disait en d'autres termes : *Ma chair n'a point de paroles en ta Présence, parce que mon infirmité est contrainte de demeurer dans un silence profond devant ta divine Majesté, mais mes os rendent leurs louanges à ta Grandeur infinie, d'autant que ce que j'ai cru être de plus fort et de plus parfait en moi tremble à la vue de ta Puissance et de ton Immensité.*

C'est ce qui fit dire dans l'Écriture à Manoach tout épouvanté d'avoir vu un ange : *Nous allons mourir, car nous avons vu Dieu.* (Jug 13,22) Mais sa femme lui dit pour le consoler : *Si le Seigneur eût voulu nous faire mourir, Il n'aurait pas pris de nos mains l'holocauste et l'offrande.* Que veut dire que dans cette vision l'homme fut timide et que la femme fut hardie, sinon que toutes les fois que les choses célestes se découvrent à nous, l'esprit en demeure tout épouvanté, mais l'espérance ne laisse pas de bien présumer ? La même chose qui le trouble le relève avec confiance et le fait aspirer aux plus grandes choses, parce que c'est elle qui la première aperçoit ces biens sublimes.

Parce donc que quand l'esprit qui s'est porté vers le ciel contemple ses plus hauts mystères, toute la fermeté des forces humaines en est ébranlée, l'Écriture dit ici avec raison : *la peur me prit, et je fus saisi de tremblement, et tous mes os furent effrayés*. Comme si l'homme disait clairement : Quand j'ai pénétré dans le secret des choses divines, je me suis trouvé tremblant et interdit en la Présence du souverain Juge, en cela même où je me croyais être le plus assuré et le plus fort. Car lorsque nous contemplons la sévérité de la Justice de Dieu, nous appréhendons avec raison pour les meilleures actions que nous pouvons avoir faites.

Et en effet, si ce qu'il y a de plus droit et de plus innocent en nous, étant appliqué à cette règle souveraine qui est infiniment droite, est examiné avec rigueur, il se trouvera disconvenir en plusieurs manières, par ses courbures et ses sinuosités, à cette rectitude intérieure. C'est pourquoi saint Paul, quoiqu'il reconnût bien qu'il n'était pas dénué des os des vertus, néanmoins, voyant qu'ils tremblaient à la vue de la sévérité de son divin Juge, dit : *Pour moi, il m'importe fort peu d'être jugé par vous, ou par un tribunal humain. Je ne me juge pas non plus moi-même, car je ne me sens coupable de rien.* (I Cor 4,4) Et parce que, ayant entendu le Bruit sourd de Dieu, ses os se trouvèrent tout d'un coup dans le tremblement, il ajoute : *mais ce n'est pas pour cela que je suis justifié. Celui qui me juge, c'est le Seigneur.* Comme s'il disait en d'autres termes : J'estime avoir fait quelque bien, toutefois je ne présume rien de mes mérites, parce que notre vie sera un jour examinée par ce Juge redoutable, en la Présence duquel les os de notre vertu et de notre force sont dans le tremblement et dans la terreur.

Mais quand l'âme est comme suspendue dans la contemplation, quand s'élevant au-dessus de l'infirmité de la chair mortelle, elle reçoit par la force de ses divines méditations quelque avant-goût de la liberté céleste et de la sécurité éternelle, elle n'est pas capable de demeurer longtemps dans cet état d'élévation, où elle est comme sortie hors d'elle-même, parce que, encore que l'esprit la porte sans cesse vers le ciel, la chair l'attire continuellement vers la terre par le poids de son infirmité et de sa corruption. D'où vient que l'Écriture dit ensuite : *Alors, un esprit passant devant moi, tout mon poil se hérissa.* Un esprit passe devant nous, quand nous connaissons les choses invisibles, mais que ce n'est que comme en passant, et non par une vue fixe et permanente que nous le voyons.

Car l'âme ne peut demeurer longtemps arrêtée dans les douceurs de la contemplation intérieure, mais étant éblouie par l'immensité de la Lumière divine, elle est bientôt obligée de s'en détourner. Durant qu'elle goûte intérieurement cette douceur ineffable, elle est toute brûlante d'amour, et elle s'efforce de s'élever au-dessus d'elle-même; mais étant appesantie par sa propre infirmité, elle retombe dans sa bassesse. Elle fait néanmoins un grand progrès dans la vertu, en ce qu'elle reconnaît qu'il lui est impossible de voir pleinement ce qu'elle aime avec tant d'ardeur. Car elle ne l'aimerait pas avec tant d'ardeur, si elle ne le voyait pas en quelque sorte. Ainsi, l'esprit passe sans s'arrêter, parce que notre contemplation

découvre la Lumière céleste aux élans de notre ardeur et de nos désirs, mais aussitôt elle la cache à l'impuissance de notre faiblesse.

Et comme durant cette vie quelque progrès que l'on ait fait dans la vertu, l'on ressent toujours un aiguillon de corruption, selon ce qui est écrit, que *le corps qui se corrompt appesantit l'âme*, et que *cette habitation de terre rabaisse l'esprit malgré la vivacité de ses pensées*, l'Écriture ajoute : *tout mon poil se hérissa*. Le poil marque toutes les choses superflues qui naissent de la corruption de la nature. Les poils de la chair figurent les pensées de l'ancienne vie, que nous retranchons tellement de notre esprit qu'elles ne font plus aucune impression sur nous.

Moïse fit autrefois ce commandement au peuple de Dieu : *Que les lévites se rasent tout le poil*. Or *lévite* signifie *choisi* pour le service de Dieu. Il faut donc que tous les lévites se rasent le poil, parce que, ceux que l'on choisit pour servir Dieu doivent paraître devant ses Yeux purs et dégagés de toutes les pensées de la chair, afin que l'esprit ne produise point de ces images défectueuses, qui défigurent toute la beauté de l'âme comme par des poils qui viennent à y naître et qui la font paraître toute sale et toute difforme.

Mais à quelque état de perfection et de sainteté que l'on puisse être élevé par sa vertu, l'on a toujours à souffrir de malheureux rejets que la vie du vieil homme pousse sans cesse. C'est pourquoi il était commandé aux lévites non d'arracher le poil, mais de le raser, parce que quelque soin que l'on emploie pour se purifier des pensées superflues et défectueuses, on ne saurait jamais les arracher entièrement. Car la chair engendre toujours des choses inutiles, que le rasoir d'un esprit soigneux et vigilant doit sans cesse retrancher.

Mais nous les reconnaissons bien mieux en nous-mêmes, quand nous nous élevons par une sainte méditation aux choses célestes. C'est pourquoi il est dit ici : *Alors, un esprit passant devant moi, tout mon poil se hérissa*. L'âme s'étant élevée dans la sublimité de la contemplation se peine d'autant plus de se dépouiller de ses superfluités qu'elle considère que Celui qu'elle aime est pur et parfait. Et comme elle voit la beauté qu'elle cherche au-dessus d'elle, elle condamne en elle-même avec rigueur toutes les faiblesses qu'elle y tolérait auparavant sans émotion. Ainsi, lorsque l'esprit passe, le poil se hérisse d'effroi, parce que les pensées inutiles sont dissipées par la vertu de la contemplation, en sorte que rien de faible ni de languissant ne saurait plus plaire à cette âme qui est pénétrée d'une douleur sainte, et embrasée par l'inspiration divine d'une sainte sévérité contre elle-même. Et comme toutes ces productions illicites du cœur y sont sans cesse retranchées par le fer d'une exacte circonspection, il arrive aussi que l'âme, devenant plus forte, s'attache plus fixement à la Lumière de sa méditation et que peu s'en faut qu'elle n'arrête l'esprit qui passe. Ce n'est pas que cette plus longue durée de contemplation soit encore capable de nous découvrir pleinement l'excellence de la Nature divine, parce que son Immensité

incompréhensible surpasse infiniment les forces de l'homme, à quelque accroissement et quelque perfection qu'elles puissent arriver.

CHAPITRE XVII

Que l'homme, par son péché étant devenu charnel jusque dans l'esprit, est tellement rempli des images des choses corporelles, qu'il ne peut contempler la Divinité que très imparfaitement, et comme en passant.

Et quelqu'un dont je ne connaissais point le visage s'arrêta. Quand on dit *quelqu'un*, c'est pour exprimer une personne ou que nous ne voulons ou que nous ne pouvons pas connaître. Or les paroles suivantes nous marquent pourquoi il est dit *quelqu'un dont je ne connaissais point le visage*. L'âme, ayant été exclue des joies du paradis par le péché du premier homme, a perdu la lumière des choses invisibles, et s'est entièrement abandonnée à l'amour des choses visibles. Elle est devenue d'autant plus aveugle dans la contemplation intérieure, qu'elle s'est répandue au-dehors avec plus d'empportement. Et il arrive de là qu'elle n'est plus capable de connaître que ce qu'elle voit, comme en le touchant des yeux corporels. Car l'homme, qui fût devenu spirituel même dans sa chair, s'il eût voulu garder le commandement de Dieu, est devenu, en péchant, charnel jusque dans l'esprit. Il ne peut avoir de pensées que par le moyen des images qu'il tire des corps, c'est-à-dire du ciel, de la terre, de l'eau, des animaux et de toutes les autres choses visibles, qu'il considère sans cesse, et dans lesquelles son âme se répandant avec plaisir s'épaissit, pour ainsi dire, et se matérialise de telle sorte qu'elle est incapable de pénétrer dans la subtilité de l'intelligence spirituelle. Et comme elle se trouve dans l'impuissance de s'élever davantage aux choses sublimes, elle languit volontairement dans la bassesse des inférieures.

Or quand elle fait des efforts extraordinaires pour se relever de ce misérable état, c'est beaucoup si elle parvient à une connaissance d'elle-même, qui soit dégagée des fantômes corporels, en sorte que se concevant sans aucun mélange de ces images terrestres, elle puisse s'ouvrir un chemin à l'intelligence de la Substance éternelle. Ainsi, elle se sert comme de degré à elle-même, pour monter des choses extérieures dans son propre intérieur, afin qu'ensuite elle puisse s'élever jusqu'à Dieu. Et en effet, quand l'âme abandonne toutes les images corporelles pour rentrer en elle-même, on peut dire qu'elle n'est pas peu avancée.

Mais encore que l'âme soit incorporelle, néanmoins étant unie à un corps, elle participe à la qualité locale des corps, puisqu'elle est renfermée dans un lieu et un espace corporel. Comme donc elle oublie ce qu'elle a su, qu'elle connaît ce qui lui était inconnu, qu'elle se souvient de ce qu'elle avait oublié, qu'elle se réjouit après avoir été triste, et qu'elle s'attriste après avoir été gaie, tous ces divers changements lui font assez voir

combien elle est éloignée par sa nature de la Substance immuable et éternelle, qui demeure toujours la même, qui est présente partout, partout invisible, partout entière, partout incompréhensible, que l'esprit qui la recherche avec ardeur contemple sans qu'elle ait de forme visible, qu'il entend sans qu'elle ait de voix, qu'il reçoit sans qu'elle ait de mouvement, qu'il touche sans qu'elle ait de corps et qu'il retient sans qu'elle soit dans aucun lieu.

Quand l'esprit qui est accoutumé aux choses corporelles veut penser à cette Substance invisible, il est travaillé par les images d'une infinité de fantômes matériels, mais lorsqu'il a soin de les chasser de devant ses yeux spirituels comme avec la main d'un soigneux discernement, en postposant toutes choses à la pensée de cette Essence divine, il L'aperçoit déjà d'une certaine manière. Et s'il n'en connaît pas assez pour découvrir ce qu'elle est, au moins il en connaît assez pour découvrir ce qu'elle n'est pas.

Comme donc l'esprit se porte à des pensées nouvelles et qui ne lui sont pas ordinaires, lorsqu'il s'efforce de pénétrer la divine Essence, l'Écriture dit fort bien ici : *Et quelqu'un dont je ne connaissais point le visage s'arrêta*. Et c'est avec raison qu'il dit *s'arrêta*, car toutes les créatures, ayant été faites du néant, et tendant par elles-mêmes au néant, n'ont point d'être stable et fixe, mais seulement un être changeant et passager. Et parce que la créature raisonnable a été formée à la ressemblance de son Créateur, elle est comme fixée, pour ne pas retomber dans le néant, mais l'irraisonnable ne l'est pas, et Dieu retarde seulement sa course passagère, jusqu'à ce qu'elle ait servi à l'accomplissement de la beauté de l'univers par la visibilité de son image. Parce que, encore que le ciel et la terre doivent après leur destruction subsister éternellement, il est certain néanmoins que considérés en eux-mêmes, ils s'avancent sans cesse vers le néant, durant qu'ils servent à l'usage de ceux pour qui ils ont été formés, et jusqu'à ce qu'ils soient renouvelés et changés en un état plus parfait.

Il n'appartient donc de demeurer immuable et fixe qu'au seul Créateur, par lequel passent toutes les créatures tandis qu'Il ne passe point, dans lequel quelques âmes sont retenues, afin qu'elles ne passent pas comme les autres. C'est pour cette raison que notre Rédempteur, voyant que l'esprit de l'homme était incapable de concevoir son état divin, a voulu venir Se montrer à nous comme en passant, lorsqu'Il a daigné être formé sur la terre, y naître, y mourir, y être enseveli, et ressusciter et puis remonter au ciel.

C'est ce qu'Il fit fort bien connaître dans la personne de cet aveugle qu'Il entendit crier lorsqu'Il passait, et à qui Il rendit la vue lorsqu'Il S'arrêta. Car Il passe selon son Humanité, mais c'est selon sa Divinité, par laquelle Il est partout, qu'Il S'arrête. C'est pourquoi l'évangile marque que ce fut en passant qu'Il entendit les cris de notre aveuglement, parce que, en tant qu'homme, Il a compassion de notre misère, mais ce fut en

S'arrêtant qu'Il rendit la lumière à l'aveugle, parce que c'est par sa Divinité qu'Il illumine les ténèbres de notre faiblesse.

C'est donc avec grande raison qu'après que l'Écriture a dit : *un esprit passa devant moi*, elle ajoute : *quelqu'un dont je ne connaissais point le visage s'arrêta*. Comme si elle disait clairement : J'ai reconnu que Celui que j'entendais à son passage ne passait point. Celui qui passe est donc Celui-là même qui demeure. Car Il passe en ce que nous ne pouvons pas Le retenir par nos connaissances, mais Il S'arrête parce qu'en ce qu'Il ne peut être connu, Il fait assez voir qu'Il est immuable. Comme donc Celui qui est toujours le même ne peut être connu qu'en passant, il est dit ici que Dieu passe et S'arrête tout ensemble.

Ou bien l'on peut dire que pour Dieu, s'arrêter n'est autre chose que ne point changer, selon ces paroles qu'Il dit autrefois à Moïse : *Je suis Celui qui est*, (Ex 3,14) ou comme parle saint Jacques : *en qui il n'y a ni changement ni ombre de variation*. (Jac 1,17) Et parce que quiconque a déjà pu connaître quelque chose de l'éternité n'y a pénétré que par le moyen de son Image qui Lui est coéternelle, l'Écriture ajoute : *cette image ayant paru à mes yeux*. Car le Fils est l'Image du Père éternel, comme le suggère Moïse en parlant de la création de l'homme : *Dieu créa l'homme à son image, Il le créa à l'image de Dieu*. (Gen 1,27) Et selon que le Sage l'exprime en parlant du Fils de Dieu sous le nom de la Sagesse : *C'est l'éclat de la Lumière éternelle*. Et saint Paul : *Qui, étant le reflet de sa Gloire et l'empreinte de sa Personne*. (Heb 1,3) Lors donc que l'on voit son éternité autant que notre faiblesse en est capable, c'est cette Image divine qui se présente la première à nos yeux spirituels. Parce que quand nous tendons véritablement au Père, ce n'est que par son Image, c'est-à-dire par son Fils unique que nous voyons tout ce que nous sommes capables d'en apercevoir. Et c'est par cette même Image, qui de toute éternité est née de Lui, que nous nous efforçons d'arriver en quelque manière à la vision de Celui qui n'a ni fin ni commencement, ce qui fait dire à cette même Vérité éternelle dans l'évangile : *Personne ne va à mon Père, que par Moi*. (Jn 14,6)

CHAPITRE XVIII

Comment Dieu Se fait connaître à l'âme, et avec quel respect elle doit recevoir les lumières qu'Il lui communique.

Et j'entendis le son de sa voix comme le souffle d'un petit vent. Que nous marque *le souffle d'un petit vent*, sinon la connaissance du saint Esprit, lequel procédant du Père et venant du Fils en ce qu'Il reçoit de Lui, Se communique doucement à nous ? Il descendit néanmoins sur les apôtres avec un bruit extérieur, comme celui d'un grand vent, selon ces paroles des Actes des Apôtres : *Tout à coup il vint du ciel un bruit comme*

celui d'un vent impétueux. (Ac 2,2) Car quand le saint Esprit Se communique à l'intelligence de l'infirmité humaine, Il Se fait entendre ou comme le bruit d'un vent impétueux, ou comme le souffle d'un air fort doux. Quand Il vient à nous, Il est tout ensemble doux et violent. Il est doux parce que, afin de Se découvrir à nous en quelque chose, Il tempère sa Grandeur pour la proportionner à la portée de notre faiblesse, et Il est violent parce que de quelque sorte qu'Il la tempère, Il trouble toujours l'aveuglement de notre infirmité pour nous éclairer. Ainsi, Il nous touche doucement par sa Lumière, mais Il ébranle fortement notre faiblesse et notre misère.

La Voix de Dieu se fait donc entendre comme le souffle d'un petit vent, parce que la Divinité ne Se communique pas en cette vie à ceux qui La contemplent comme Elle est en Elle-même, mais insinue doucement sa Lumière à la vue de notre âme qui est très faible. Et c'est ce que l'Écriture marque fort bien dans la promulgation de l'ancienne loi, en disant : *Moïse monta sur la montagne et Dieu y descendit.* Car notre contemplation est cette montagne, sur laquelle nous montons pour nous élever à la vue des choses qui dépassent notre infirmité. Et Dieu y descend, parce que quand nous nous avançons davantage dans la piété, Il découvre à notre âme quelque peu de chose de son Excellence, si toutefois on peut dire, connaître peu ou beaucoup de Celui qui, demeurant toujours un et le même, ne peut point être conçu comme divisible. Cependant, quoique sa divine Substance ne puisse souffrir aucun partage, on ne laisse pas dire que les fidèles y participent. Mais comme nous ne pouvons pas exprimer parfaitement par nos paroles l'excellence de sa Nature, nous en parlons en notre langage, et en bégayant comme des enfants qui ne savent pas encore bien former les mots.

L'Histoire sainte nous apprend que ceux qui sont élevés dans une sublime contemplation arrivent quelquefois jusqu'à découvrir quelque chose des secrets de l'éternité, lorsqu'elle décrit comment Élie fut instruit dans la connaissance de Dieu. Car le Seigneur lui ayant promis de passer devant lui, ce prophète parle de la sorte : *Voilà le Seigneur qui passe, et cet esprit grand et fort qui renverse les montagnes et qui brise les rochers va devant Lui.* (I Roi19,11) Puis il ajoute : *Le Seigneur n'est pas dans cet esprit. Et l'esprit était suivi d'une grande agitation. Mais le Seigneur n'était pas dans cette agitation. Et après l'agitation, paraissait du feu, mais le Seigneur n'était pas non plus dans ce feu. Et après le feu, on entendait le souffle d'un petit vent. Et c'est là qu'était le Seigneur.*

L'esprit qui précède le Seigneur renverse les montagnes et brise les rochers, parce que la frayeur qu'imprime son Avènement détruit l'élévation de notre cœur et amollit sa dureté. Et le prophète marque que le Seigneur n'étant pas dans cet esprit de trouble, ni dans le feu, était dans le souffle d'un petit vent, d'autant que tout ce que l'âme peut voir clairement, lorsqu'elle est comme suspendue au-dessus d'elle-même dans la sublimité de la contemplation, n'est pas Dieu. Mais quand elle entrevoit

quelque chose de fort pur et de fort subtil, c'est alors qu'elle commence à concevoir en quelque sorte l'incompréhensible Nature de Dieu.

Et en effet, quand nous goûtons quelque chose de la douceur de cette Vérité incorporelle et infinie dans une contemplation de quelques moments, c'est comme le souffle d'un vent très léger que nous entendons. De sorte que ce que nous connaissons de Dieu ne peut être vrai que lorsque nous reconnâtrons que nous ne pouvons rien en connaître parfaitement.

C'est pourquoi l'Écriture dit ensuite : *Élie ayant entendu ces choses couvrit son visage avec son manteau, et étant entré, demeura à la porte de la caverne.* Ce prophète, après avoir entendu le bruit de ce vent léger, se couvrit le visage de son manteau, parce que l'homme reconnaît bien dans la plus sublime contemplation de la Vérité quelle est l'ignorance qui couvre son âme. Car se mettre son manteau sur le visage, c'est voiler son âme par la considération de sa faiblesse, pour l'empêcher de s'élever à la recherche des choses sublimes, afin qu'elle n'ouvre pas les yeux de son intelligence avec tant de précipitation et d'audace aux choses qui sont au-dessus d'elle, mais plutôt qu'elle les ferme avec respect à tout ce qu'elle n'est pas capable de comprendre.

Celui qui agit ainsi est sur la porte de sa caverne. Car quelle est notre caverne sinon cette demeure corruptible, dans laquelle la vieillesse du péché nous retient encore ? Mais quand nous commençons à arriver à quelque connaissance de Dieu, nous sommes déjà comme à la porte de notre caverne, car comme nous ne pouvons pas encore faire grand progrès dans la connaissance de la vérité, nous ne laissons pas néanmoins, par l'ardeur avec laquelle nous y tendons, de respirer déjà, pour ainsi dire, quelque chose de l'air de la liberté. Ainsi être à l'entrée de la caverne, c'est commencer à sortir vers la connaissance de la vérité, après avoir détourné les obstacles de notre corruption qui nous retenaient.

C'est pour cela que durant que la nuée descendait autrefois sur le tabernacle, les Israélites regardaient de loin, en se tenant à la porte de leurs pavillons. Parce que ceux qui voient en quelque sorte l'avènement de la Majesté divine, sont comme prêts à sortir de la tente de leur chair. Puis donc que quelque effort que fasse l'âme, à peine connaît-elle quelque peu de chose de ce qui est intérieur et spirituel, c'est avec grande raison que l'Écriture a dit ici : *et j'ai entendu le son de sa voix comme le souffle d'un petit vent.*

Mais parce que quelque peu que la Divinité nous fasse connaître de son Essence infinie, cela suffit pour nous faire connaître l'ignorance de notre faiblesse, voyons ce qu'a appris celui qui a entendu le souffle de ce vent subtil.

CHAPITRE XIX

Que l'on doit souffrir sans murmure les fléaux que Dieu nous envoie; de l'état de liberté auquel Il a créé les saints anges; et de la mutabilité de notre nature.

L'homme comparé à Dieu pourrait-il être justifié ? Serait-il plus pur que Celui qui l'a formé ? La justice des hommes, comparée à celle de Dieu, n'est qu'injustice, de même qu'une lampe qui éclaire dans l'obscurité se trouve obscurcie quand on l'expose à la clarté du soleil. Qu'est-ce donc qu'a vu Éliphas dans le ravissement de sa contemplation, sinon que l'homme étant comparé à Dieu ne peut jamais être justifié ? Car quand, en croyant que nous menons une vie juste et vertueuse, nous ne connaissons point les choses intérieures, nous sommes comme des aveugles à la clarté du soleil. Mais pour peu que nous en ayons la connaissance, alors nous ne portons pas le même jugement de nos actions. Parce que l'on juge d'autant mieux des ténèbres que l'on est plus éclairé de la lumière. Car celui qui la voit, sait bien quelle estime il doit faire des ténèbres. Mais celui qui ne voit point la clarté de la lumière prend les choses obscures pour des choses claires.

Or, l'Écriture dit fort bien ensuite : *Serait-il plus pur que Celui qui l'a formé ?* Quiconque murmure dans la persécution accuse la Justice de Celui qui la lui envoie. Ainsi l'homme s'estime plus pur que son Créateur, quand il se plaint des fléaux dont Il le châtie, et il se préfère à Lui, puisqu'il blâme le jugement par lequel son Dieu l'afflige. Afin donc que l'homme n'ait pas la hardiesse de reprendre le Juge même de son péché, il faut qu'il se Le représente avec humilité comme l'Auteur de sa nature, parce que Celui qui a formé de rien l'homme, d'une manière merveilleuse, n'a garde de l'affliger avec injustice après l'avoir fait.

C'est ce qu'Éliphas apprit, quand il entendit ce son d'un vent très subtil. Car lorsqu'on considère la Grandeur de Dieu, on apprend à Le craindre avec beaucoup plus d'humilité quand Il nous châtie. C'est pourquoi celui qui goûte les choses célestes souffre patiemment les inférieures, parce qu'il connaît parfaitement en son âme le peu d'estime qu'il doit avoir pour tout ce qu'il fait à l'extérieur. Et en effet, celui-là a tort de s'estimer pur et juste, qui ignore quelle est la règle de la souveraine Justice. Ainsi, l'on croit souvent qu'un morceau de bois est fort droit, quand on ne l'applique point à une règle. Mais quand on l'y joint, alors on reconnaît combien il était tordu, parce qu'une chose qui est parfaitement droite redresse le faux jugement qu'en faisaient nos yeux trompés.

Ainsi, Éliphas, regardant les choses d'en haut, rend un jugement fort exact des inférieures, et quoiqu'il reprenne injustement le saint homme Job, il décrit néanmoins d'une manière admirable l'état imparfait de toutes les créatures en comparaison de la souveraine Perfection de leur Créateur, en disant : *Ceux qui Le servent ne sont point demeurés fermes, et Il a trouvé de la dépravation chez ses anges. Combien plus ceux qui habitent*

des maisons de boue, qui ne sont fondés que sur la terre, seront-ils rongés comme par des vers et des teignes ! Encore que la nature angélique, étant inséparablement unie à la contemplation de son Créateur, demeure dans un état immuable, néanmoins, en ce qu'elle n'est que créature, elle est susceptible en elle-même de quelque vicissitude et de quelque mutabilité. Or, changer, c'est passer d'une manière d'être à une autre, et ne pas demeurer stable en soi-même. Il n'y a que la Nature incompréhensible qui seule ne peut être ébranlée de son état immuable, et qui est incapable de changer ce qu'Elle est, étant toujours la même chose. Car si la nature des anges n'eût point été susceptible de changement, ayant été créée dans une si grande perfection par son Créateur, elle ne fût jamais déçue de cet état bienheureux, comme elle l'a fait, dans les esprits réprouvés.

Or Dieu tout-puissant a formé d'une manière admirable la nature de ces esprits célestes, en la créant bonne, mais muable, afin que ceux qui ne voudraient pas demeurer fermes tombassent, et que ceux qui se maintiendraient dans leur bienheureuse condition y persévérassent avec d'autant plus de gloire que ce serait par la vertu de leur bonne volonté qu'il s'y seraient maintenus, et qu'ils méritassent d'autant plus de Dieu, qu'ils auraient comme fixé la pente de leur inconstance par la fermeté de leur libre arbitre. Puis donc que la nature angélique est muable en elle-même, cette mutabilité n'ayant été surmontée que par ceux d'entre les anges qui se sont unis inséparablement à l'amour de Celui qui est toujours le même, il est vrai de dire que *ceux qui Le servent ne sont point stables.*

L'Écriture donne ensuite la marque de cette mutabilité, en disant des esprits apostats : *Et Il a trouvé de la dépravation chez ses anges.* Et passant aussitôt après jusqu'à la nature humaine, elle lui met devant les yeux par cet exemple funeste le danger où la faiblesse est exposée de tomber de la même sorte, lorsqu'elle ajoute : *Combien plus ceux qui habitent des maisons de boue, qui ne sont fondés que sur la terre, seront-ils rongés comme par des vers et des teignes !* Nous habitons des maisons de boue, parce que nous vivons dans des corps terrestres. C'est ce que saint Paul a considéré quand il dit : *Or, nous portons ce trésor dans des vases de terre.* (II Cor 4,7) Et dans la même épître : *Nous savons, en effet, que, si cette tente où nous habitons sur la terre est détruite, nous avons dans le ciel un édifice qui est l'ouvrage de Dieu, une demeure éternelle qui n'a pas été faite de main d'homme.* (II Cor 5,1-2) Le fondement de terre, c'est la substance de notre chair. Et c'est ce que David regardait lorsqu'il a dit dans un psaume : *Mon corps n'était point caché devant Toi, lorsque j'ai été fait dans un lieu secret, tissé dans les profondeurs de la terre.* (Ps 139,15)

Les teignes sont de petits vers qui naissent dans les habits et qui les rongent en y naissant. Or, la chair est une manière de vêtement de l'âme, qui a aussi ses teignes, à savoir la convoitise charnelle qui naît de la chair et qui la déchire. Et en effet, le vêtement de notre âme est comme rongé

par ces petits vers, quand notre chair corruptible produit la tentation, et que la tentation la pousse dans le précipice. L'homme, dis-je, est consumé par les teignes, lorsque la cause de sa perte se forme en lui-même. Comme si l'Écriture disait clairement : si ces esprits même qui ne sont point appesantis par la corruption de la chair n'ont pas été immuables, quelle est la témérité des hommes de s'imaginer qu'ils persévéreront toujours dans le bien, eux dont l'âme étant chargée du poids de l'infirmité charnelle est incapable de s'élever aux choses sublimes, et qui ont en eux-mêmes une source de corruption qui fait vieillir tout ce qu'il y a de nouveauté au fond de leur cœur.